

# LA KOUUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS  
DES GOUMS MAROCAINS  
ET DES A.I.  
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1<sup>er</sup> mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 874-52-93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

# COMITE DIRECTEUR DE LA KOUMIA

## FONDATEURS

Général LAHURE (+), Léonard GARRY (+), Pierre DURAND (+)

## PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME, Généraux GAUTIER (+) (4° G.T.M.), LEBLANC (1° G.T.M.), BOYER de LATOUR (+) (2° G.T.M.), MASSIET du BIEST (+) (3° G.T.M.), PARLANGE (+) (4° G.T.M.), de SAINT-BON (+) (3° G.T.M.), TURNIER (2° G.T.M.), SORE (+) (G.T.M.-E.O.), Colonel FLYE-SAINTE-MARIE (+), Colonel LUCASSEAU

## VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (+), Georges CROCHARD (+), Général MELLIER (+)

## SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (+), Colonel Gêrôme de GANAY  
Colonel Guy de MAREUIL

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) **Membres :** MM. le général André FEAGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Marcel FAYE, Gêrôme de GANAY, Georges GAUTIER, Yves HUCHARD, Michel LÉONET, Paul LUCASSEAU, André MARDINI, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, M° Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Clément TROUILLARD, Jean WARTEL.

## BUREAU

Président :	Général André FEAGAS	(57) 40-40-02
Vice-président :	André MARDINI	domicile : 873-34-14 bureau : 277-35-20
Secrétaire général :	Colonel Georges GAUTIER	722-70-78
Secrétaire général adjoint :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	763-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	553-06-40
Trésorier :	Henry MULLER	847-11-42
Trésorier adjoint :	Capitaine Léon MERCHEZ	228-31-02

## SECTIONS

b) **Membres de droit :** MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. : (88) 69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. : (56) 80-47-44
Corse :	Xavier COLONNA	Tél. : (95) 65-01-64
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS T.	(61) 62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. : (75) 01-35-26
Nice-Côte d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. : (93) 81-43-78
Ouest :	Colonel GUIGNOT	Tél. : (33) 50-01-51
Paris :	Lt-colonel André NIED	Tél. : (3) 950-80-33
Pays de Loire :	Chef de bataillon DALLONEAU T.	(47) 95-92-50
Pyrénées :	Colonel JENNY	Tél. : (59) 02-36-41
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. : (74) 84-94-95
Roussillon - Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. : (68) 50-21-77
Vosges :	Lt-colonel J. VIEILLOT	Tél. : (29) 36-76-57

**Association des Descendants :** Cdt Georges BOYER de LATOUR. Tél. : (90) 53-63-50

**Commission financière :** André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

**Comité de direction et de contrôle de Montsoreau :** Commandant DALLONEAU, Capitaine de LOUVIGNY, Commandant PASQUIER.

**Entraide :** Mme BRAULT-CHANOINE.

**Porte-fanion :** Marcel FAYE.

**Porte-fanion suppléant :** Georges CUBISOL.

**Secrétariat :** 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. 874-52-93 - C.C.P. Paris 8813-50 V

**Cotisation annuelle :** 80 F (dont service du bulletin : 60 F) en 1983.

Pour les membres à vie et les « Amis des Goums », le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 70 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

**Permanence :** Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures.

**Réunion amicale mensuelle :** Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h. au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. - Métro : Trinité - Estienne-d'Orves.

**Correspondance :** pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une seule question par correspondance. (Les correspondances différentes pouvant, naturellement, être insérées dans une seule et même enveloppe.)



## LE MOT DU PRÉSIDENT

Certains d'entre vous ont pu s'étonner de ne pas trouver dans le dernier numéro de la Koumia (n° 86 de septembre), l'habituel « Mot du président ». Qu'ils veuillent bien m'excuser de cette défaillance. Parti de chez moi le 1<sup>er</sup> août pour la Chine, je n'y suis revenu que début septembre, trop tardivement pour que l'imprimeur puisse insérer mon « papier » dans le n° 86 dont les textes lui avaient déjà été remis. Notre fidèle trésorier a saisi l'occasion de combler ce vide.

Je n'insisterai pas après lui sur nos problèmes financiers. Qu'il me soit permis cependant, en cette fin d'année, de rappeler à tous qu'une association, quelle qu'elle soit, malgré le bénévolat total de ceux qui la gèrent, ne peut survivre que par les versements réguliers des cotisations de ses membres. Or, les négligents sont encore trop nombreux.

Grâce à une gestion rigoureuse, nous avons pu effectuer, ces dernières années quelques réalisations (foulards, plaques, calots, aménagement de la Croix des Moinats) et soulager certaines détreesses, mais : rien n'est jamais fini. Il nous faut poursuivre, en la développant, l'aide que nous devons à nos camarades français et marocains, à leurs épouses, et à leurs enfants qui pâtissent, plus que d'autres, des conséquences de la crise qui nous touche tous.

Ce bulletin vous parviendra durant les dernières semaines de 1982 ; qu'il vous apporte, avec la bonne nouvelle de la naissance officielle de la fondation Koumia-Montsoreau par décret ministériel du 3 août 1982, les vœux très amicaux que je formule pour vous tous, pour vos familles, pour tous ceux qui vous sont chers, pour notre Koumia, le Maroc et la France.

Que 1983, qui verra le renouvellement du conseil d'administration et du bureau, soit pour notre association l'année d'un nouveau « bond en avant » demeurant ainsi fidèle à sa devise : Zidou l'Gouddem.

Général FEAUGAS.

### Le mot du trésorier

En vous présentant, ainsi qu'à vos familles, ses meilleurs vœux, le trésorier rappelle que la cotisation plus l'abonnement au bulletin sont passés à 80,00 F pour 1983.

Merci à tous ceux qui y ont déjà pensé en envoyant leur cotisation.

H. MULLER.

## PROCÈS-VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 19 OCTOBRE 1982

Le conseil d'administration s'est réuni le 19 octobre 1982 à 18 heures, sous la présidence du général Feugas.

Etaient présents : Mme Brault-Chanoine, MM. de Chaunac-Lanzac, Faye, Gautier, Huchard, Merchez, Muller, Noël, Pasquier, Picardat, de Roquette-Buisson, Trouillard et Wartel, auxquels s'étaient joints les présidents de section Camrubi, Filhol, Guignot et Nied.

Avaient demandé de les excuser : les généraux Leblanc et Turnier, le colonel Lucasseau, MM. de Ganay, Léonet, Mardini ainsi que M<sup>e</sup> Reveillaud.

A l'ouverture de la séance, le président demande une minute de recueillement à la mémoire de ceux de nos adhérents décédés depuis l'assemblée générale : Col. Adrien Feste, Col. François Dorange, Cdt Roger Mathonnière, Adjt-chef Henri Matot, Col. Jean Maître, Col. Georges Rouast, Cap. Roland Roussel.

Le président passe ensuite à l'examen de l'ordre du jour :

— Il n'a reçu que des éloges en ce qui concerne le dernier congrès, éloges qu'il transmet aux organisateurs. Le coût, pour la Koumia, n'a été que de 1.975 F après que la tombola ait rapporté 6.000 F.

— Le président demande au conseil de bien vouloir officialiser la création de la section Roussillon, sous la présidence du commandant Camrubi. Ce dernier demande que cette section porte le nom de Roussillon - Bas Languedoc. Le général Feugas demandera son accord au commandant Brassens.

A la suite du départ du commandant Gaillard, la section Aquitaine est confiée au commandant Servoin.

— **Attribution de bourses.** Sauf exception, comme pour le cas du jeune Setti, l'association ne comprend plus d'enfants à charge. Il est proposé de procéder à des entraides ponctuelles dans tel ou tel cas.

— La prochaine **assemblée générale 1983.** Le général rend compte des contacts qu'il a eus, le 18 octobre, avec le préfet de Maine-et-Loire, le général commandant l'école de cavalerie et le conservateur de l'abbaye de Fontevrault.

Les dates retenues sont le 28 et le 29 mai. Le projet chiffré sera présenté au conseil d'administration du 22 février 1983 par le commandant Dalloneau et le colonel Moreau de Bellaing qui remplaceront le colonel Dorange dans l'organisation du congrès.

### — **Renouvellement du conseil d'administration.**

Afin d'éviter le temps que prennent, au début de l'assemblée générale, les opérations de renouvellement du conseil d'administration, il est décidé de joindre au bulletin de mars 1983 un bulletin de vote comportant :

- la liste des membres sortant rééligibles ;
- la liste des candidats nouveaux.

Ce bulletin de vote sera envoyé par tous les membres de la Koumia, dans une enveloppe cachetée portant la mention « élection C..A », au secrétariat général,

en même temps que le pouvoir ou la feuille de participation à l'assemblée générale. Le dépouillement aura lieu avant l'assemblée.

— **Vie de l'association.**

L'effectif actuel est de 1.139, ce qui représente une augmentation de 8 p. 100.

— **Situation financière.**

L'actif de l'association se monte à 851.763 F, comprenant le fonds réservé pour la fondation Koumia-Montsoreau, soit 313.888 F.

— **Visites des sections.**

Le président s'est rendu en Aquitaine et dans le Val de Loire. Il a prévu d'aller à Rennes le 13 novembre et à Sète le 21 novembre, puis à nouveau à Montsoreau le 1<sup>er</sup> décembre, à l'occasion du premier conseil d'administration de la fondation Koumia-Montsoreau.

— **Nouvelles du général Guillaume.**

Le général Guillaume passera les mois de novembre et décembre à Fréjus (maison de santé, chemin du Bonsin, 83600 Fréjus). Le président propose aux camarades se trouvant ou passant dans la région de déposer une carte à cet établissement.

— **Histoire des Goums.**

Le colonel Saulay a terminé la période de la pacification qui s'achève en 1934. Il apportera son manuscrit en novembre ou en décembre prochain.

— **Organisation d'un voyage au Maroc.**

Il est fait état du projet de la section de Lyon qui consiste en un voyage classique autour du Maroc et dont le programme sera diffusé auprès des présidents de section.

Il semble, tout au moins en ce qui concerne les membres du conseil d'administration, que la préférence aille à des visites d'une région particulière où les intéressés ont servi, avec une région différente chaque année.

La participation des descendants à ce voyage est vivement souhaitée.

— **Monument du maréchal Juin.**

Le général Feugas donne lecture du compte rendu du secrétaire général qui a assisté aux deux dernières réunions du comité « ad hoc ». Il ira personnellement à la prochaine réunion prévue pour le 20 octobre.

— **La Croix des Moinats.**

Un litige nous oppose à l'entreprise de maçonnerie au sujet de la pose d'une dalle de granit qui n'avait pas été prévue à l'origine.

— **Musée de Montsoreau.**

Grâce à l'initiative de Jean de Roquette, qui a obtenu du Crédit Lyonnais plusieurs meubles bibliothèques, et au transport gracieux effectué par nos camarades Muller et Coudry avec la participation d'Inter Rent, la bibliothèque du musée dispose d'une installation confortable.

Par ailleurs, Stanislas Mikcha a procédé à la confection d'un fichier comprenant le classement de tous les titres d'ouvrages cités dans les bulletins de la Koumia depuis l'origine ainsi que des personnes, faits, lieux ayant fait l'objet d'articles parus dans le bulletin. Une copie de ce répertoire sera remise au musée.

Le colonel Cochin signale que dans le guide Michelin « Les Pays de Loire », l'article relatif au musée de Montsoreau mériterait d'être complété.

— **Cimetières français en Italie.**

Le président donne lecture des lettres qui lui ont été adressées par notre consul à Naples.

— **Plaques tombales.**

a) Quand les sections en ont les moyens, elles assument la dépense des plaques (à ce jour 306 F).

b) Il est bien entendu que quand il s'agit d'anciens camarades qui n'étaient pas membres de l'association, les plaques correspondantes sont payées par les familles, quand celles-ci en font la demande.

— **Fondation Koumia-Montsoreau.**

Le président a déjà mentionné les contacts qu'il a pris. Le premier conseil d'administration sera tenu le 1<sup>er</sup> décembre de façon à permettre l'ouverture des opérations le 1<sup>er</sup> janvier 1983.

— **Suggestions des sections**

1. Le commandant Camrubi demande que tous les textes administratifs intéressant les membres paraissent dans les bulletins. Le président propose qu'il soit procédé seulement à l'indication des références. Le conseil d'administration donne son accord à ce sujet.

2. Le commandant Brassens propose l'affiliation de la Koumia à l'U.N.C.A.M. (Union nationale de coordination des associations militaires).

La majorité du conseil donne son accord à cette proposition.

3. Le président de la section de Paris propose qu'il soit procédé à un rajeunissement de l'annuaire ainsi qu'à la parution, dans le bulletin, de témoignages d'expériences marocaines des membres de la Koumia et de leurs épouses. Le président rappelle, qu'à chaque réunion, il réclame en vain ces témoignages.

Le conseil d'administration est d'avis que les suggestions du colonel Nied soient mises en pratique par l'intermédiaire des présidents de section.

— Le prochain conseil d'administration se tiendra le mardi 22 février 1983.

**Il est rappelé que les candidatures au futur conseil d'administration devront parvenir au secrétariat général pour le 1<sup>er</sup> février 1983, terme de rigueur.**

**DERNIÈRE MINUTE**

Le président nous communique que, par suite de la retenue effectuée depuis plusieurs mois par la préfecture du Maine-et-Loire de la salle d'honneur du château de Montsoreau, pour le compte de l'Alliance française, les manifestations du congrès national 1983 (assemblée générale) sont reportées et fixées au samedi 4 juin et au dimanche 5 juin 1983.

## ACTIVITÉS DE LA KOUMIA

**Messe à la mémoire de Mme la maréchale Juin** à Saint-Louis-des-Invalides le samedi 9 octobre 1982.

La Koumia était représentée par son drapeau porté par le capitaine Merchez. Etaient également présents le général de La Ruelle, le général Daillier et son secrétaire général, le colonel Gautier.

**Les obsèques solennelles du général Antoine Béthouart** ont été célébrées le 28 octobre à Saint-Louis-des-Invalides.

La Koumia était représentée par son drapeau, porté par Marcel Faye, les généraux Daillier, Le Diberder, le colonel Mac Carthy, Mmes Fines et Boyer de Latour, MM. Sabatier, Merchez et Muller, M. et Mme Mikcha.



### Etat nominatif des adhérents dont le bulletin est revenu avec la mention : « N'habite pas à l'adresse indiquée »

#### a) Koumia

- Mme Flavigny, 131, Grande-Rue, 34470 Pérols.
- M. Joseph Font, résidence du Parc-Sainte-Marie, 27, rue Camille-Mathis, 54000 Nancy.
- M. F. Hidalgo, 5, rue Marius-Blanchet, 38100 Grenoble.
- Mme Lepère, 60, rue Saint-Fuscien, 80000 Amiens.
- Mme Proux-Guyomar, 92, avenue de Suffren, 75015 Paris.
- M. Marcel Reiné, B.P. 15, villa des Ifs, rue Cuvier, Safi (Maroc).
- M. le général de La Ruelle 6, avenue Emile-Zola, 75015 Paris et « Les Flots Bleus », boulevard Thiers, 64500 Saint Jean de Luz.

#### b) Descendants

- M. François Bartoli, 1, place Leroux-de-Fauquemont, 59000 Lille.
- M. Butzer, 4, Vieux-Moulin, Sardolles, 58270 Saint Benin d Azy.
- M. J.-P. Duhem, « La Montjoie », Saint-Michel-des-Andaines, 61600 La Ferté Macé.
- M. Marc Flye Sainte-Marie, 15, rue des Terres-Rouges, 91120 Palaiseau.
- Mlle Elisabeth Pernoux, 34, avenue de la Forêt-Noire, 67000 Strasbourg.
- M. Alain Seres, « Les Arènes », 50, avenue Jean-Jaurès, 38610 Gières.
- M. Vérie, ancienne gare du Puy, 33580 Monségur.

## VIE DES SECTIONS

### Aquitaine

Le commandant Gaillard qui avait bien voulu accepter, en octobre 1981, la présidence de la nouvelle section d'Aquitaine et avait fixé au 3 octobre 1982 la première réunion de celle-ci, à Bordeaux, a quitté la région bordelaise en septembre 1982 pour prendre sa retraite dans la Drôme, à proximité de Valence.

Malgré son départ et en son absence, cette réunion s'est tenue sans aucune « bavure » et dans une excellente ambiance à la date qu'il avait fixée, grâce au dévouement du commandant Servoin qui a été élu, à l'unanimité des 54 présents, pour le remplacer à la présidence de cette section. Il peut compter sur l'appui de nos amis Arzeno, Caruz, Pons... pour l'aider dans l'animation de cette section.

Que le commandant et Mme Servoin trouvent ici la reconnaissance de la Koumia, pour leur dévouement à notre association, avec l'assurance du soutien de son président national qui s'enorgueillit d'être l'un des membres de la jeune section d'Aquitaine.

#### Réunion du 3 octobre 1982

La première réunion de la section Aquitaine s'est tenue le 3 octobre 1982, dans sa capitale : Bordeaux.

Après la messe célébrée en l'église Sainte-Eulalie, les participants furent reçus au Palais Rohan, où les attendait un apéritif offert par la municipalité. M<sup>e</sup> Dufourg, maire adjoint (colonel dans les réserves et historien militaire) nous souhaita la bienvenue et rappela, dans des termes émouvants, le passé des Goums et la vocation outre-mer de Bordeaux où débarquèrent tant de guerriers marocains au cours des dernières guerres.

Le général Feugas, en remerciant M<sup>e</sup> Dufourg et la municipalité pour avoir bien voulu nous recevoir, tint à souligner que le premier hélicoptère remis aux troupes combattant en Indochine, avait été offert par la Ville de Bordeaux.

Les participants rejoignirent alors le cercle des officiers de la garnison pour y déguster un repas des plus parfaits, servi par un personnel de qualité.

Le général Feugas s'est félicité du nombre élevé de participants (53) et a fait procéder à l'élection d'un président, en remplacement du commandant Gaillard qui a transporté son domicile dans la Drôme.

A main levée, le commandant Henri Servoin est élu. Les membres du bureau seront désignés ultérieurement.

Le commandant Servoin regrette l'absence de nombreux camarades qui, pour des raisons de santé, n'ont pu se déplacer. Il leur présente ses meilleurs vœux de rétablissement.

Une loterie termine cette excellente mais trop courte journée marquée de retrouvailles chaleureuses et d'amitié vibrante et chaude.

#### Ont participé à la réunion :

Le général et Mme Feugas, Mlle Feugas ; nos amis des sections Pyrénées-Languedoc : M. et Mme Jenny, M. et Mme Brassens, M. et Mme de Kerautem, M. et Mme Bourrabier, M. et Mme Verié ; membres de la section et descendants :

M. et Mme Arzeno, M. et Mme Brangier, M. et Mme Bureau, M. Cunibile, M. Durand-Desgranges, Mme Effroy, M. et Mme Garuz, M. et Mme Giraud, M. Guimberteau, M. et Mme Hébert, M. Hubert et son fils, M. et Mme Jolivet, M. Lamothe, M., Mme et Mlle Lang, MM. Ponse, Payet, M. et Mme Poirault, le Dr et Mme Rous-selle, M., Mme et Mlle Servoin, M. et Mme Soubrier, M. Tesmoingt, Mme Troussard, M. et Mme Vagnot, M. Veyssiére.

**Etaient excusés pour ennuis de santé** : Guyardeau, Conchon, Fenetre, Ratel, Labarrère (son épouse), Tenailon, Chauvel et Cadot (un membre de leur famille).

**Pour raisons diverses** : le général de Butler, Abadie, Mme de Chasteigner, Mme Conort, Coquet, Duverger, Enjalbert, Mme Fournier-Pantalacci, Mme Faugère, Ferry, Lefebvre, de Montillet, Mounier, Mauriac, Martin, Mme Piou, Rossignon, Toussaint, Poublan, Roussel.

**Les Descendants** : Mme Bourdeau, Barilari, de Saint-Bon, Mme Sarrazin, Troussard.

**Nota.** — 37 membres, dont 5 Descendants, n'ont pas répondu à notre invitation.

### Informations diverses

Le général Leblanc, par lettre, nous assure de son affection et nous souhaite pleine réussite.

Le commandant Boyer de Latour a exprimé ses regrets de ne pouvoir se trouver parmi nous et fait part aux Descendants de ses sentiments amicaux et fraternels.

Le colonel Guignot n'a pu se libérer à temps de Granville pour se joindre à notre réunion.

Le capitaine Charpentier de la section Touraine, aurait été heureux de rencontrer le capitaine Jean Giraud qu'il a connu en 1940, en Tunisie, au 204° goum.

M. Coquet rappelle qu'il était en 1928 aux goums avec le lieutenant Spillmann.

Chauvel fait part de la naissance de son petit-fils Frédéric, le 28 septembre.

### Mot du président

Contact et social. — Je n'ai pas été élu pour m'occuper seul des contacts avec chacun des nôtres. Le contact est aussi votre affaire. Les contacts de camarade à camarade permettront de renouer l'amitié et de ramener quelques amis parmi nous. Pensez aussi à nos anciens, âgés, fatigués, qui attendent peut-être une visite. A chacun de nous d'en prendre conscience et de travailler dans ce sens.

### Projet de réunion

Le président mijotte, pour février et mars, un buffet dansant (sans protocole) dans le Médoc. Qu'en pensez-vous ? R.S.V.P. Nos amis de Saint-Vivien sont en piste.

A Talence, le 5 octobre 1982.

H. SERVOIN.

## Marseille

La section de Marseille de la Koumia organisait sa réunion de reprise le 17 octobre dernier à l'hôtel du Commerce, à Auril où elle avait déjà été reçue en début d'année. Avec les épouses et les invités, l'assemblée comptait plus de cent personnes pour participer, dans un premier temps, à la messe célébrée par le chanoine Grasselli. Ce dernier ancien maoum puis sergent aux Goums, devait recevoir ensuite, des mains de notre camarade Larousse, les insignes de commandeur de l'ordre national du Mérite que lui a valus sa longue carrière au Maroc et à La Martinique et au cours de laquelle il a pu donner libre cours à ses talents de poète, de peintre et de sculpteur, en particulier à Berkane où il participa activement à la décoration de l'église Sainte-Agnès et s'appliqua pendant vingt et un ans à mettre de l'art dans la Maison de Dieu.

Après la cérémonie de remise de décoration dans une ambiance toute simple et familiale, le président Filhol souhaitait la bienvenue aux camarades de la section de Nice qui s'étaient joints à ceux de Marseille, ainsi qu'aux représentants de l'Association des Descendants avec leur président, Boyer de La Tour, et son épouse. Il accueillait aussi un nouvel adhérent, comme « ami des Goums », le colonel J. Arnaud, qui vient de quitter le commandement des Transmissions de la 5<sup>e</sup> R.M. et s'est retiré avec son épouse à Carnoux. Il transmettait aux assistants le salut du général Feaugas ainsi que ses regrets de ne pouvoir être des nôtres et donnait les dernières informations concernant la vie de la section et de l'association.

Le repas se déroulait ensuite dans l'atmosphère habituelle de ces réunions, c'est-à-dire, dans la joie et la bonne humeur et tard dans l'après-midi chacun prenait le chemin du retour, après s'être promis de se retrouver aussi nombreux en début d'année 1983.

Étaient présents : M. et Mme Arnaud, Aubert, Bailly et Mme, Barbaize et Mme et un invité, Bedet et Mme, Bertany et Mme, Blanchard et Mme, Bonachera et Mme, Brian et Mme, Brines et Mme, Brion et une invitée, Busi, Mme et deux invités, Caron, Mme, leur fille et leur gendre, Couetmeur, Cros, Mme et deux invités, Dubarry et Mme, Filhol et Mme, Gaudibert et Mme, Goule, Honoré, Larousse, Mme et leur fille, Lasserre et Mme, Lavoignat et Mme, Lejard et Mme, Loiseau, Mairot et Mme, Matoré, Mme, leur fille et un invité, Merlin et Mme, Para, Mme et une invitée, Pataine et Mme, Plisson et Mme, Mme Riaucou, Riehl, Rueda et Mme et trois de leurs enfants, Seigle, Setti et Mme, Turc et Mme, Verlet et Mme, Vidal et Mme, Gal et Mme Wartel, le chanoine Grasselli. De Nice étaient venus : Eugène et Mme, Galant et Mme, Gilbain et Mme, Thoumire et Mme. Les descendants étaient : Boyer de Latour et Mme, Berthon et Mme, Goumy, Lejard, Pierretin et Setti.

Étaient excusés : Mme Bacus, Bera, Mme Berbesson, Bonfils, Mme Borel, Casado, Chaumaz, Chevrot, Chollet, Mme Coudry, Dagan Dailler, Debril-Loiseau, Dekyvère, Desbrosses, des Rieux, Donato, Dorche, Dubus, Duhoo, Ferrandis, Ferré, Franceschetti, Franceschi, Mme Franchi, Galline, Gollin, Gourbin, Heran, Hoock, Dr Léger, M. Lelièvre, Mabelle, Mansuy, Menet, Montjean, Neigel, Ocamica, Pertin, Mme Rey, Potier, Ronsin, Ruel, Sarrazin, Gal Sirvent, Mlle Sonderer, Vitu.

Parmi les descendants, se sont excusés : Mme Darcour, Mlle Dubus, M. Dubus, T. Lopez, Mlle Delafon, R.P. Massiet du Biest.

R. FILHOL.

## Paris

### Cercle-débat du 8 novembre à l'Ecole militaire

Le grand amphithéâtre de l'Ecole militaire a été fort honnêtement rempli, grâce, évidemment, à la présence d'amis, dont des officiers d'active.

Le thème « L'Islam d'hier et d'aujourd'hui » a été débattu entre MM. de Bouteiller, ambassadeur de France E.R., Nied, ancien project-manager au Moyen Orient, Renoux, homme de lettres et correspondant de l'Institut et le R.P. Boz, diplômé de l'Université El Azhar et chargé des problèmes islamiques à l'archevêché de Paris. Ce thème a provoqué de nombreuses interventions des participants et seuls des impératifs d'horaire ont conduit à arrêter les débats qui ont duré plus de deux heures.

**Prochaine réunion :** le 17 janvier 1983. Le thème sera : « Pour une connaissance et une compréhension de l'art musulman entre Cordoue et Ispahan ». Il s'agira d'une conférence avec projections. Renseignements à demander 14, rue de Clichy (joindre une enveloppe timbrée à votre adresse, pour réponse).

## Rhône-Alpes

### Compte rendu d'activités de juin 1982 à octobre 1982

Les réunions mensuelles, à l'exception de juillet et août, ont toujours eu lieu le 4<sup>e</sup> jeudi du mois, à 18 heures, au siège de la section, 3, rue du Plat, à Lyon (près Bellecour).

**Les 5 et 6 juin :** 11 membres de la section participaient au congrès national de Paris.

**4 septembre :** décès de Henri Matot, de Rillieux-la-Pape ; à ses obsèques célébrées le 7 septembre à Rillieux, le président présentait ses condoléances à sa famille.

### Voyage au Maroc

**Les grandes lignes du projet.** — Compte tenu des desiderata exprimés : séjour de deux ou trois jours dans une ville pour visite dans un rayon de 50 à 100 kilomètres, panier repas déjeuner (pour gagner du temps) pas de guide ni d'accompagnateur (pour réduire les frais) mais contact avec amis résidant au Maroc.

### Le circuit envisagé

- 1<sup>er</sup> jour : Lyon - Casablanca.
- 2<sup>e</sup> jour : Casablanca, alentours.
- 3<sup>e</sup> jour : Casablanca - Marrakech, via Safi.
- 4<sup>e</sup> jour : Marrakech - Agadir, via Imin' Tanout, retour Marrakech, via Taroudant (à confirmer).
- 5<sup>e</sup> jour : Marrakech, médina, palais, alentours.
- 6<sup>e</sup> jour : Marrakech, Ouarzazate par tizi n'Tichka, mines de l'Imini, Douar Ouled Ben Haddou, Kasbah de Taourirt.
- 7<sup>e</sup> jour : Ouarzazate, Zagora, Tamgrout, et retour.
- 8<sup>e</sup> jour : Ouarzazate, Tinerhir, Erfoud, Rissani, Erfoud, Ksar-es-Souk.
- 9<sup>e</sup> jour : Ksar-es-Souk, Fès, via Rich, Midelt, Azrou.
- 10<sup>e</sup> jour : Fès, médina et alentours, visite Ifrane, Azrou.
- 11<sup>e</sup> jour : Fès, Meknès, Rabat.
- 12<sup>e</sup> jour : Rabat, alentours, N'Kheila, Casablanca.
- 13<sup>e</sup> jour — Casablanca, aéroport, retour Lyon.

**Coût approximatif**

Pension complète, du logement du premier jour au petit déjeuner du dernier jour en hôtel 4 étoiles (sauf Marrakech, 3 étoiles), A.R. Lyon Satolas - Casablanca ; circuit en autocar (air conditionné), assurance Europe-Assistance.

Ne comprend pas les transports Lyon-Satolas, les boissons, extras, et dépenses personnelles.

Tarif au 1<sup>er</sup> octobre : (10 p. 100 en plus environ à compter du 1<sup>er</sup> avril 1983) :

– 14 nuits - 15 jours : 30 personnes, 5.780 F ; 40 personnes : 5.525 F ; 48 personnes, 5.380 F.

– 12 nuits - 13 jours : 30 personnes, 5.230 F ; 40 personnes : 5.015 F ; 48 personnes : 4.885 F.

Il est demandé de faire connaître le plus rapidement possible au président de la section Rhône-Alpes : le nom des candidats au voyage (membres et amis Koumia) ; les suggestions éventuelles ; les dates de préférence pour voyage compte tenu travail, vacances scolaires, etc.). (Souhaitable entre 1<sup>er</sup> avril - 20 mai.)

**Roussillon - Bas Languedoc**

Par accord entre les présidents des sections Languedoc et Roussillon, accord entériné par le président Feaugas, la section Roussillon prend dorénavant le nom de « Roussillon - Bas Languedoc ».

---

## MUSEE DE MONTSOREAU

**DONS REÇUS**

- Grâce à la généreuse intervention de M. Izard, du Crédit Lyonnais, le Musée de Montsoreau et le secrétariat général se sont enrichis de nombreuses armoires, vitrines et meubles divers.
- Le lieutenant-colonel Godefroy fait don d'un lot de photographies : le groupement de goums en Tripolitaine, 1940. ; les officiers du cercle d'Erfoud en 1940.
- M. Messier fait don d'une carte postale : goumiers buvant le thé en 1912.
- Le commandant Lavoignat fait don d'un lot de photographies prises lors de la cérémonie au cours de laquelle le buste du capitaine de Bournazel a été mis en caisse et expédié à l'Ecole de Coëtquidan, ainsi qu'une très belle photo représentant Bournazel, Flye-Sainte-Marie et le docteur Vial.
- Le capitaine de Roquette-Buisson fait don d'un dictionnaire franco-arabe, d'une grammaire arabe et d'un recueil de chikayas de H. Mercier.
- Le général Bagueuault de Viéville fait don de trois exemplaires du « Petit Marocain », des 27, 28 et 30 janvier 1943 (entrevue d'Anfa).
- A. Claudel offre au musée un lot de photographies du 19<sup>e</sup> goum et du poste d'El Aïoun du Drâa, pendant la période 1938-1941.
- Le capitaine René Cozette fait don d'un tableau (tête de goumier marocain).

## CARNET

### NAISSANCES

- Stéphane, huitième petit-enfant du capitaine et de Mme Gilbert Bonachera, le 1<sup>er</sup> juillet 1982 à Toulon.
- Laure, le 5 juillet 1982, et Bertrand, le 17 juillet 1982, septième et huitième petits-enfants de M. Georges Charpentier.
- Laurent, fils du chef d'escadrons et de Mme Yannick d'Arcimoles, le 5 septembre 1982 à Paris.
- Maxime de Roquette-Buisson, petit-fils de Jean de Roquette-Buisson, le 15 septembre 1982 à Paris.

Aux parents et grands-parents, la Koumia adresse ses chaleureuses félicitations.

### MARIAGES

- Anne Bridot, petite-fille de Mme Maurice Bridot, avec M. Guy Jourdan, le 21 août à Sainte-Eulalie-d'Arpaillargues (Gard).
- Marie-Odile Bonachera, fille du capitaine et de Mme Gilbert Bonachera, avec M. Robert Denictor, le 4 septembre 1982 à Château-Gombert.
- René Pasquier, fils du chef de bataillon André Pasquier et frère de Michel Pasquier, trésorier de l'association des Descendants, avec Mlle Dörte von Rönne, le 20 septembre 1982, au Gosier (Guadeloupe).
- Emmanuel Fritsch, fils du colonel Jean Fritsch, avec Mlle Ildiko Kenderessy de Felsöszallas Patak, le 2 octobre 1982 à Paris.

Avec les chaleureuses félicitations et les vœux de bonheur de la « Koumia » aux jeunes mariés.

### DÉCÈS

Nous avons la peine d'annoncer les décès de :

- Jean Ribaut, fils du colonel Ribaut, survenu à Nîmes, le 22 juin 1982.
- Lt-colonel Jean Maitre, le 14 août.
- Paul-Médéric de Fleurieu, le 19 août.

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la disparition subite, le jeudi 19 août dernier, de Paul-Médéric de Fleurieu, fils du colonel et de Mme de Fleurieu, dont le nom reste attaché aux A.I. et plus particulièrement à la région de Marrakech.

Agé de cinquante ans, Paul-Médéric avait terminé en 1967, avec le grade de commandant, une carrière d'officier pilote, à la suite d'un accident d'avion. Puis il était devenu, après un stage de reconversion, directeur administratif d'une coopérative fruitière dans la région d'Angers, puis d'une maison de produits diététiques à Toulouse, région où il s'était installé près de sa belle-famille.

Il avait épousé en 1961 Ghislaine de Fontanges dont le père, lieutenant au 8<sup>e</sup> R.T.M., a été glorieusement tué dans les Vosges, à Méricourt, le 19 novembre 1944. Il laisse une veuve et quatre enfants.

Le commandant de Fleurieu était chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de la Valeur militaire.

Que le colonel et Mme de Fleurieu, sa veuve et ses beaux-parents veuillent bien trouver dans ces quelques lignes l'expression de nos condoléances émues et la marque de l'amitié attristée de la Koumia.

- Commandant Roger Mathonnière, dont les obsèques ont eu lieu le 31 août au monastère de Cimiez.
- Adjudant-chef Henri Matot, le 4 septembre à Rilleux-la-Pape (Rhône).
- Colonel Guy Clavel, le 6 septembre à Paris.
- Adjudant-chef Falabrègue, le 25 septembre à Montfaucon.
- Docteur Pierre Pène, à Saint-Clar (Gers), dont les obsèques ont eu lieu le 19 septembre.
- Capitaine Paul Soulès, dans le Magnoac, en septembre.
- Colonel Georges Rouast, le 3 octobre à Lyon.
- Adjudant Charles Moreau, dont les obsèques ont eu lieu le 8 octobre à Ramonville-Saint-Agne (Haute-Garonne).
- Lieutenant Yves Martin, ancien du 6<sup>e</sup> tabor, à Juvisy le 13 octobre (son petit-fils est venu spontanément s'inscrire chez les « Descendants »).
- Mme Georges Guillaume, mère de l'adjudant-chef Marcel Guillaume, dont les obsèques ont eu lieu le 26 octobre à Tonnay-Charente (Charente-Maritime).
- Raymond Wavelet, sergent au 14<sup>e</sup> goum du 3<sup>e</sup> G.T.M., le 3 novembre au Mesnil-Rouxelin, par Saint-Lô.

Aux familles en deuil, la Koumia adresse ses affectueuses condoléances.

#### DISTINCTIONS ET PROMOTIONS

- Le général de division Jean Aubier a été promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur en juillet 1982.
- Le commandant Camrubi, président de la nouvelle section Roussillon - Bas Languedoc, vient d'être promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur.
- L'adjudant Raymond Lunard a été nommé, le 31 mai, chevalier de la Légion d'honneur.

La Koumia leur adresse ses chaleureuses félicitations.



## IN MEMORIAM

### Adjudant-chef Roger Falabrègue

L'adjudant-chef Roger Falabrègue s'est éteint à l'âge de soixante et onze ans à Montfaucon, sa robuste constitution vaincue par ses 100 p. 100 et majorations d'invalidité, entouré des drapeaux des anciens combattants et des sous-officiers de sa région.

Tous les anciens des Goums se souviendront de son affabilité et de ses qualités de cœur.

Roger, pupille de la nation, s'engage en 1932 pour l'A.F.N.

Après cinq années dans les Tirailleurs, il arrive au 6<sup>e</sup> Goum de Mokrisset en 1937.

Il passe en 1940 au 89<sup>e</sup> Goum du XI<sup>e</sup> Tabor, à n'Kheilla, où il déploie ses qualités d'entraîneur de troupes.

Blessé le 9 novembre 1942 au combat du carrefour des routes Casablanca-Rabat - Ben Slimane.

Blessé le 20 décembre 1943 sur les pentes du Pantano, dans les Abruzzes, attaque et défense de Mona Casale, cotes 1054-1075-1000.

Cité à l'ordre de l'armée, médaille militaire.

Dans la même action, sont blessés les capitaines Wartel, lieutenant Labarrère, adjudant-chef de La Bourdonnaye (tué), adjudant Marsal, sergent-chef Tomasini, sergent-chef Clenet, sergent-major Napoléon, sergent-chef Ternoy et de nombreux goumiers.

Le 22 décembre 1943, le XI<sup>e</sup> Tabor, qui a été engagé sans ses moyens de feu et sans son train muletier, est relevé. Le total de ses pertes est de 25 tués, 119 blessés, soit 25 p. 100 de l'effectif engagé.

Roger Falabrègue est réformé définitif en 1949.

En 1952 il repart pour l'Extrême-Orient, dans les services du matériel jusqu'en 1955. Mérite du Vietnam. Témoignage de satisfaction (Extrême-Orient).

Puis il rentre en France où, après des services au Maroc et aux F.F.A. il prend une retraite bien méritée pour s'occuper de son foyer.

Mireille Falabrègue, adjudant-chef à Paris, et Marie-France Falabrègue, capitaine à Nouméa, assurent la relève de Roger auprès de leur mère et de la Nation. Qu'elles soient certaines que la Koumia conservera le souvenir de Roger Falabrègue, prototype d'élite du sous-officier de goum.

La plaque commémorative « KOUMIA » a été déposée sur le cercueil de Roger Falabrègue, le 27 septembre 1982 à Sauveterre, par la délégation de la Koumia.

## Chef d'escadrons Roger Mathonnière

Le 31 août 1982 ont été célébrées en l'église du monastère de Cimiez les obsèques de notre regretté camarade, le commandant Roger Mathonnière, décédé récemment à Nice.

Une importante délégation des membres de la Koumia avait tenu à rendre un dernier hommage et à assister aux obsèques de celui qui avait su gagner l'estime de tous ceux qui l'ont approché par son dévouement et son extrême simplicité dans les fonctions qu'il avait assumées durant de longues années d'adjoint au président de la section de la Koumia Nice - Côte d'Azur. Le colonel Bérard, président de cette section, après avoir déposé la plaque de la Koumia sur la tombe du disparu, au nom du président Feaugas et de tous les membres de notre association, a présenté ses condoléances à la famille et l'a assurée de toute notre sympathie.

**Assistaient à cette cérémonie :** M. Bazin, Col. Bérard, Col. Dorange, Col. Dumarcet, Col. Demain et Mme Demain, Col. Gilbain, Col. Guermouche, A.-C. Lebel, Col. Montjean, Général Marchal, A.-C. Thoumire.

Colonel Georges BERARD.

## Adjudant-chef Henri Matot

L'adjudant-chef Henri Matot, de Rillieux-la-Pape, nous a quittés le 4 septembre 1982 à l'âge de soixante-dix ans.

En 1930, il s'engage et commence sa carrière militaire au 1<sup>er</sup> régiment de Zouaves à Casablanca. Par la suite, attiré par les Goums marocains, il est affecté au 21<sup>e</sup> Goum à Rissani et participe aux opérations du Tafilalet et du Sarhro. De goums en mehallas chérifiennes, il se retrouve à Rabat, puis à Marrakech avant de participer à la campagne de Tunisie et de Sicile au sein du 4<sup>e</sup> Tabor.

Affecté au 67<sup>e</sup> Goum, à Sefrou, il y servira pratiquement jusqu'à sa retraite proportionnelle. Recyclé dans la vie civile, il occupera différents emplois, dont à la Sogima jusqu'au moment de sa retraite, en 1972.

Titulaire du Ouissam Alaouite, la médaille militaire devait récompenser les services de l'adjudant-chef Matot.

Discret mais très actif, très attachant, il participait à la vie associative locale (donneur de sang, anciens combattants) membre de la Koumia, il aimait se retrouver dans nos réunions au cours desquelles il évoquait avec fierté les goums au temps de Bournazel.

A son épouse, à ses enfants qui, sans aucun doute, veilleront à perpétuer les traditions des goums, nous renouvelons ici nos sincères et affectueuses condoléances.

Une plaque commémorative « Koumia » a été remise à Mme Matot.

J. MAGNENOT.

# ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

## PROCÈS-VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 19 OCTOBRE 1982

La réunion habituelle d'automne des membres du conseil s'est tenue le mardi 19 octobre 1982, à 18 heures, au cercle Napoléon, à Paris (4<sup>e</sup>).

Les administrateurs avaient été convoqués dans les conditions requises par les statuts.

**Étaient présents :** Mme de Lignières, Mlle Guignot, MM. Adam, Bertiaux, Boyer de Latour, Carrère, Chanoine, Coudry, Pasquier, Villerbu.

Mme Hovasse était absente.

Participe à la réunion du conseil d'administration Denise Boyer de Latour qui, depuis la création de l'association, consacre une grande partie de son temps à son administration. En reconnaissance des services qu'elle a ainsi rendus bénévolement, le général Feugas, président de la Koumia, lui a remis officiellement la koumia de vermeil, le dimanche 6 juin 1982, dans les salons du Pavillon Dauphine.

Le quorum étant atteint, le conseil peut valablement délibérer.

La réunion est ouverte par le président qui remercie tous les administrateurs de leur présence, en particulier MM. Adam, Chanoine et Villerbu qui, élus à la dernière assemblée générale de juin 1982, participent pour la première fois au conseil.

Le président énonce les cinq points de l'ordre du jour.

Le premier point concerne le bilan de l'action du conseil d'administration et des administrateurs au cours de l'année écoulée.

Le président indique que le recrutement des sociétaires s'est un peu ralenti. Cinquante-quatre nouveaux sociétaires ont été enregistrés à ce jour. Néanmoins, le nombre de 325 adhérents obtenu paraît significatif — et en tout cas suffisant — pour entamer des actions plus concrètes se rapportant à la mission fixée dans nos statuts.

En dehors du recrutement, l'activité des membres du conseil s'est limitée à une participation aux trois réunions du conseil d'administration et de l'assemblée générale et à quelques réunions de sections régionales de la Koumia.

Rien encore n'a été fait en faveur du rapprochement entre les descendants français et marocains. Le président expose donc les raisons qui l'ont poussé à écrire le « MOT DU PRÉSIDENT » paru dans le dernier bulletin. Il demande à chaque administrateur de lui faire part de ses réflexions sur ce message et d'indiquer la manière qui, à son avis, serait la meilleure pour atteindre les objectifs fixés.

Michel Pasquier exprime son accord, mais il souligne les difficultés multiples que soulève une prise de contact avec les Marocains en France. Il faut tenir compte de leur éparpillement géographique, de la diversité de leurs origines sociales et de leur organisation administrative propre les rattachant aux autorités officielles marocaines.

Jean-François Carrère souligne les difficultés, sur tous les plans, qui naîtraient d'une limitation de notre action fraternelle aux seuls descendants des goumiers marocains. Il lui apparaît essentiel que notre action s'étende à tous les Marocains, sans discrimination.

A l'unanimité, les administrateurs admettent qu'il n'est ni possible ni souhaitable d'établir une sélection. Il serait maladroit et intolérable de limiter notre action en faveur de l'amitié franco-marocaine, à une certaine catégorie de Marocains.

Jean Bertiaux estime que notre action essentiellement humaine, en dehors de toutes préoccupations politiques ou matérielles, devrait nous permettre de rencontrer les représentants officiels du Maroc en France, afin de leur faire connaître les buts que se propose d'atteindre notre association, et solliciter leur bienveillant appui pour accueillir, aider et réunir en toute amitié les descendants français et marocains.

Après divers échanges de vue entre les administrateurs, le président reçoit délégation de tous les membres présents pour effectuer les démarches nécessaires auprès des responsables officiels du Maroc en France.

Jean Bertiaux et Cyril Villerbu font remarquer que les écoles militaires reçoivent à l'instruction des membres des Forces armées royales marocaines et qu'il devrait être possible d'organiser des rencontres avec eux.

Francine de Lignières souligne les implications administratives et sociales qui pourraient résulter de l'action envisagée et pense que l'association ne peut se substituer aux organismes administratifs et sociaux déjà en place.

Elle estime que des aides personnelles peuvent être envisagées localement, mais que l'association ne possède pas les moyens nécessaires à des actions de grande envergure. Jean Bertiaux offre de faire insérer un article dans la revue « la Saint-Cyrienne » pour faire connaître l'existence de notre association.

Hubert Chanoine propose que soient établis des contacts avec les étudiants marocains dans les universités qu'ils ont choisies.

Antoinette-Marie Guignot, responsable de la section Ouest, veut bien se charger de prendre contact avec un professeur de la faculté de Rennes, qui est elle-même descendante, pour essayer de connaître les étudiants d'origine marocaine. Une discussion intéressante s'engage entre tous les administrateurs. Il est ainsi possible de dégager une méthode concrète qui pourrait se résumer de la manière suivante :

- l'association se veut porteuse d'un message d'amitié et de fraternité aux Marocains ;
- on peut donc poser quelques questions simples auxquelles il faudra répondre.

Quel message ? Celui que les Descendants de notre association veulent transmettre aux Marocains qui se trouvent en France et, si possible, au Maroc, en souvenir des liens fraternels noués par leurs pères avec les Marocains au cours des campagnes, en particulier celle de la libération de la France. Il s'agit d'un message d'amitié, de fraternité, de solidarité et d'entraide.

Pour quoi faire ? Pour maintenir et développer des liens d'amitié entre les descendants français et les descendants marocains et ainsi favoriser les bonnes relations existant entre le Maroc et la France.

A qui s'adresse ce message ? A tous les Marocains susceptibles d'être contactés dans les divers lieux où ils séjournent en France.

Où faire parvenir ce message ? Dans les universités ou les écoles pour les étudiants. Dans les différentes écoles militaires ou centres d'instruction pour les stagiaires des Forces armées royales marocaines. Dans les entreprises pour les travailleurs et les employés. Comment transmettre ce message ? Par tous les moyens de diffusion utilisables par notre association, selon ses moyens et l'imagination de ceux qui seront chargés de la transmettre.

Quand diffuser ce message ? Dès que le président aura obtenu l'adhésion à notre projet des représentants du Maroc en France et que nous aurons réuni des moyens financiers suffisants pour entreprendre notre action.

Qui doit concourir à la diffusion de ce message ? En premier lieu les membres du conseil d'administration, les responsables de sections régionales et tous les descendants qui auront à cœur de participer à cette action humaine et fraternelle

de rapprochement entre des hommes dont les pères sont liés entre eux par des liens solides, noués au cours des épreuves communes vécues pendant de longues années.

Les membres du conseil approuvent de façon unanime le cadre général dans lequel doit s'inscrire l'action de l'association.

Le président fait remarquer que, dans le feu de la discussion, les administrateurs ont répondu aux questions faisant l'objet du point 3 de l'ordre du jour, qu'il faut donc reprendre au point numéro 2 pour étudier la situation financière de l'association.

Le président est heureux de faire part aux administrateurs de l'information communiquée par le général Feugas avant l'ouverture de notre réunion.

Notre trésorier n'aura pas à rembourser le montant des abonnements au bulletin « Koumia » que nous avons perçu pour l'année 1982. Une somme de 7.120 F reste donc acquise à notre association.

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1983, nous serons tenus de reverser au trésorier de la Koumia le montant des abonnements.

A ce propos, il ne pourra plus être question de servir **gratuitement des abonnements** aux descendants qui, malgré plusieurs rappels, ne se sont pas acquittés de leur cotisation et de leur abonnement au bulletin « Koumia ».

Au nom des administrateurs, le président remercie chaleureusement le général Feugas et les membres du conseil d'administration de la Koumia pour le soutien financier important apporté à notre association.

Michel Pasquier, trésorier, fait part du montant créditeur du compte bancaire de l'association. Au 14 octobre 1982, ce montant était de 30.545,62 F.

A cette somme il y a lieu d'ajouter les dons qui ont été généreusement envoyés, par des anciens et des descendants, à la suite de l'appel lancé par le président dans le bulletin de septembre 1982.

Une somme de 3.680 F a été recueillie. Le président remercie vivement les donateurs et il espère que leur exemple sera suivi, selon leurs moyens, par tous ceux et toutes celles qui prennent à cœur la poursuite de l'action menée par l'association.

Michel Pasquier fait part des possibilités offertes de placer une somme en fonds commun de placement pour bénéficier d'intérêts à un taux intéressant. Les membres du conseil d'administration donnent leur accord pour le placement de 25.000 F.

Le trésorier fait appel une nouvelle fois aux 72 Descendants qui n'ont pas encore réglé leur cotisation pour l'année 1982, afin qu'ils régularisent au plus tôt leur situation. Les retardataires ont la possibilité de s'acquitter en même temps de leur cotisation pour 1983.

Les membres du conseil sont unanimes pour estimer que le montant actuel de la cotisation — 20 F — le même depuis 1979 — est insuffisant. Ils estiment qu'une augmentation sera envisagée au conseil d'administration du mardi 22 février 1983.

Afin de tenir compte des différentes situations, il est envisagé de fixer des cotisations d'un montant modulé qui sera fonction de la catégorie des sociétaires : étudiants, travailleurs privés d'emploi, et couple adhérent ensemble.

Le point 4 de l'ordre du jour est ensuite abordé. Il concerne le renouvellement du mandat arrivant à expiration en 1983 des administrateurs suivants : Georges B. de Latour, Jean-François Carrère, Robert Coudry et Michel Pasquier.

Ces administrateurs auront à prendre une décision en ce qui concerne le maintien de leur candidature. D'autres candidats peuvent se présenter. Il est souligné qu'un poste d'administrateur reste encore à pourvoir.

Les propositions de candidature seront présentées aux sociétaires réunis en assemblée générale qui se tiendra le dernier week-end du mois de mai 1983 à Montsoreau.

Les sociétaires candidats peuvent dès maintenant adresser leur candidature au président.

Les administrateurs souhaitent qu'une réunion dansante puisse être organisée le soir de l'assemblée générale.

Le président fait part du plaisir que lui-même et son épouse ont éprouvé en rencontrant, l'été dernier, Mme Valette, née René Garry, et son époux, dans leur joli coin de Provence de La Colle-sur-Loup. Renée Valette-Garry, fille d'un des fondateurs de la Koumia au Maroc avant la guerre, écrit des poèmes délicieux et pleins de charme. Ces poèmes jalonnent sa vie au Maroc et en France d'une manière évocatrice et prenante. Il sera demandé au directeur du bulletin de la Koumia de publier quelques poèmes choisis de Renée Valette-Garry, les descendants lui apportant ainsi leur contribution littéraire.

Nous attendons des Descendants des articles sur les sujets qui les intéressent.

Guy Adam offre d'envoyer un article sur son voyage au Maroc après le deuxième séjour qu'il effectuera en fin d'année. Il propose un article sur les îles Gerguelen.

Le 17 octobre dernier, à la réunion de la section Koumia de Marseille, le président a eu l'honneur d'assister à la remise de la croix de commandeur de l'ordre du Mérite national au chanoine Grasselli qui, ancien sergent des goums marocains et bâtisseur, de ses propres mains, de l'église de Berkane (Maroc oriental), est également un poète dont certains recueils de poésies ont été couronnés par l'Académie française.

Maurice Goumy, un descendant, s'est très gentiment offert pour proposer aux participants l'achat de ces recueils.

La valeur littéraire de ces poèmes et les souvenirs rapportés en vers du Maroc et d'autres pays lointains devraient inciter beaucoup d'anciens et de jeunes à les acquérir. Ils feraient en même temps une bonne œuvre en rendant service à un de nos grands anciens qui, comme tout prêtre aujourd'hui, n'a pas une retraite confortable.

Le président et les membres du conseil d'administration adressent un salut amical et fraternel à tous les descendants qui séjournent en ce moment dans diverses parties du monde. Une pensée toute particulière s'adresse au général Jacques Granger qui se trouve pour la seconde fois au Liban, pays de riche civilisation, dont la situation dramatique et cruelle a ému tous les Français. Que le général Granger sache que les descendants pensent à lui et le soutiennent de tout cœur dans sa difficile et délicate mission.

A l'issue de ce conseil, le président et les administrateurs constatent l'intérêt marqué par tous les participants à l'étude et à la discussion des questions inscrites à l'ordre du jour, confirmant ainsi leur désir de participer très activement à la vie de l'association.

Le bulletin devant paraître dans le courant du mois de décembre prochain, le président et les administrateurs adressent à tous les descendants et à leurs familles leurs vœux les plus chaleureux pour l'année qui s'annonce et leur souhaitent de passer de bonnes et joyeuses fêtes familiales en cette fin d'année.

Les administrateurs n'ayant plus de question à poser, le président les remercie de leur sympathique et fructueuse collaboration et déclare close la réunion du conseil d'administration.

Georges B. de LATOUR du MOULIN,

Président.

#### **Ont participé au dîner réunissant les anciens et les descendants :**

Général et Mme Roger Abadie, née Marie-Thérèse Carrère, Guy Adam, Jean Bertiaux, Georges et Denise B. de Latour, Hubert et Camille Chanoine, née Guignot, Martine Dubost, née Gautier, Catherine Ecorcheville, née Guignot, Antoinette-Marie Guignot, Françoise Mikcha, Simone Orbiscay, née Labataille, Michel Pasquier, Michèle Rolland, née de Beaurepaire, Anne-Marie Sabarots, Cyril Villerbu.

## ARTICLES DIVERS

### Au service du Maroc

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN

1942-1958

(Suite)

#### IV

#### FIGUIG

Le lundi suivant, je pris le chemin de fer pour Oujda, où j'arrivai dans la soirée, et le lendemain à l'aube, me rendis sur le souk où je savais trouver un moyen de transport pour Figuig.

Le convoi était composé de trois invraisemblables camions à gazogène arrivés en fin de course. Sur l'impériale s'entassaient les voyageurs marocains avec leurs bagages, leurs moutons et leurs poulets. Ces véhicules, surchargés à l'extrême et dégageant une épaisse fumée noire évoquaient irrésistiblement une caricature de Dubout.

« Tiens, voilà un mirage, toubib ! », s'écria, au bout d'une demi-heure, le conducteur.

Nous traversions une vaste plaine, sans arbres, couverte d'alfa. Une partie de l'horizon, luisante et vernissée, à travers un brouillard dû à la chaleur, était le siège d'images bizarres.

Sur une sorte de miroir, des ombres et des silhouettes changeantes se dessinaient, et l'imagination de chacun pouvait y trouver le reflet de ses propres fantômes. Des gazelles venaient folâtrer à quelques centaines de mètres de la piste, ou restaient immobiles, agenouillées sur leurs pattes repliées, regardant passer le convoi.

Tout à coup, la carrosserie se mit à vibrer étrangement. On aurait dit que l'on passait sur de la tôle ondulée.

« C'est le fech-fech... un sale terrain », dit le chauffeur.

Il changea de vitesse et les vibrations disparurent.

Le convoi s'arrêta devant une cantine, en plein désert.

Tandis que mes compagnons vidaient force apéritifs et que les Marocains préparaient sagement leur thé à la menthe, je me mis à absorber, coup sur coup, une quantité incroyable d'eau minérale, deux ou trois litres. Je pressentais que ce ne serait pas inutile. Mes compagnons s'esclaffèrent : « Le toubib fait des réserves ! Il doit avoir plusieurs estomacs, comme les ruminants ! »

C'était une sage précaution. Deux des camions tombèrent en panne. Ils ne devaient être secourus que le lendemain, par les cavaliers d'un douar voisin qui les ravitaillèrent en eau. Leurs occupants durent passer près de vingt-quatre heures, mourant de soif, par une température de quarante degrés à l'ombre, couchés sous leurs voitures pour être à l'abri du soleil. Ils avaient commencé à boire l'eau de leurs radiateurs quand les secours arrivèrent.

Vers la fin du parcours, le conducteur et le graisseur du car où je me trouvais, qui n'avaient aucune réserve d'eau, se plaignaient d'une soif inextinguible. Pour ma part, bien que transpirant sans arrêt, je ne me sentais nullement déshydraté.

Quant aux Marocains, grâce à leurs verres de thé à la menthe, ils étaient d'une sérénité parfaite.

Le camion n'arriva à Figuig qu'à la nuit tombée. Sous un magnifique clair de lune, l'oasis apparut. C'était une immense palmeraie, d'où l'on apercevait le Grand Atlas sur lequel se détachaient les « ksour », sortes de forteresses d'aspect fantasmagorique.

Les infirmiers m'attendaient. Ils me conduisirent au Dar Diaf, la maison des hôtes.

Au réveil, la chaleur était torride. Je me hâtai de refermer la fenêtre que je venais d'ouvrir. J'aurais pu me croire devant le four d'un boulanger. L'air ondulait comme au-dessus d'un feu. Les bâtiments officiels, de couleur rougeâtre, semblaient être le siège d'un incendie. Je me demandais comment j'allais pouvoir travailler dans de telles conditions.

« Tu n'as qu'à faire comme certains toubibs qui sont passés ici — proposa le maître infirmier —. Descends au fond d'un puits. Tu donneras là tes consultations. Il y règne une température très agréable. »

Quelque peu surpris par cette suggestion, je m'en ouvris au postier, le doyen des fonctionnaires du secteur.

« C'est tout à fait exact — confirma celui-ci. J'ai connu un de vos prédécesseurs qui passait le plus clair de son temps au fond d'un puits, dans la journée, pendant toute la saison chaude. Il n'en sortait que le soir, pour faire ses visites. Il restait ainsi en pleine forme, au grand étonnement de ses clients européens, qui n'étaient pas au courant de sa méthode, et se retrouvaient complètement épuisés, à la fin des chaleurs. J'ai moi-même un puits dans mon jardin. J'y ai installé dans le fond un plancher amovible, sur lequel je fais la sieste tous les jours pendant l'été, sinon je serais depuis longtemps trépassé. »

Je me rendis sur place, et descendis au fond d'une cheminée d'une dizaine de mètres de profondeur, assis sur un siège suspendu à une corde. De l'autre côté du balancier où elle était accrochée se trouvait un contrepoids permettant des évolutions d'une grande souplesse. Dans le fond avait été creusée une chambre de trois mètres sur deux, à l'emplacement d'un ancien puits, complètement asséché. Une fraîcheur délicieuse y régnait.

Je pris donc l'habitude de m'y rendre tous les après-midi. Rencontrant le postier qui était devenu une sorte d'expert en matière de confort souterrain, je lui dis : « L'homme des cavernes, si l'on y réfléchit, n'était pas si mal loti... Il avait déjà un logement climatisé, sans aucune dépense d'énergie.

— Quand je vous disais que le progrès ne nous a rien apporté — répondit mon compatriote qui en était arrivé à considérer comme plus rationnel de vivre sous terre qu'en surface. Et quelle garantie en cas de guerre ! Vous verrez, l'humanité finira par redevenir troglodyte ! »

Dès lors, chaque jour, après un déjeuner frugal, au moment où la chaleur torride interdisait pratiquement tout déplacement, je faisais la sieste ou rêvais au fond de ma résidence secondaire climatisée. Je découvris assez vite une petite porte basse que je n'avais pas remarquée lors de ma première visite, en raison de la pénombre. Je l'ouvris. Elle donnait dans un petit souterrain où l'on ne pouvait pénétrer que courbé en deux, et qui conduisait... Allah seul savait où. Un agréable courant d'air frais se mit à circuler.

Si quelque consultant voulait me voir en début d'après-midi, il descendait par l'intermédiaire du monte-charge et repartait par le même chemin. Ces visiteurs étaient d'ailleurs enchantés de venir bénéficier eux aussi de quelques instants de fraîcheur.

Je commençai bientôt à explorer le souterrain latéral. A quelque distance j'entendis des bruits de voix et des éclats de rire et m'aperçus que j'étais voisin d'un bain public que j'entrepris de fréquenter. Celui-ci était alimenté par une source régulière et abondante. Plonger dans cette eau courante et légère était une véritable volupté ! Je savais bien que la médecine mène à tout... mais je n'aurais jamais pensé qu'elle allait m'offrir un jour une résidence aussi insolite — et aussi confortable — et me conduire ainsi jusque dans une sorte de bunker, à trente pieds sous terre.

Je me trouvais dans mon réduit lorsque j'entendis des appels. Je levai la tête et reconnus, penchée sur la margelle, la tête ronde et barbue d'un cadî que

j'avais soigné. Il m'envoyait un flacon de ses urines pour les faire analyser. Comme il était obèse et relativement impotent, il le confia à sa jeune domestique qui sauta avec agilité sur le monte-charge et atterrit en souplesse au fond de la caverne. C'était une ravissante adolescente berbère, aux grands yeux de gazelle étonnée. Elle était d'une race et d'un type absolument purs. Elle s'assit dans un coin, en mâchant une tige parfumée, avec un air rieur, puis se mit à fredonner un vieil air des nomades du Sud, un chant monotone, aux harmonies lancinantes, imprégné d'une poignante mélancolie et traversé parfois d'explosions brutales qui évoquaient de sublimes et mystérieuses aspirations.

Elle s'était renversée en arrière, les épaules contre la paroi, ce qui faisait saillir ses formes. Ses yeux brillaient dans l'ombre, comme ceux d'un fennec.

Et, à travers ces rythmes, qui ne varient guère des côtes atlantiques aux rives du Niger, des sables sahariens jusqu'aux sources du Nil, c'était la voix éternelle de l'Afrique qui s'exprimait.

Quand j'en eus terminé, j'inscrivis le résultat de mes analyses sur une feuille que je tendis à l'adolescente, puis, pour la faire remonter, soufflai dans une trompe de chasse que m'avait prêtée un fellah, comme un employé de funiculaire, alertant ainsi l'infirmier chargé des manœuvres.

Tout à coup, j'entendis des cris d'effroi, mêlés à des éclats de rire, au-dessus de ma tête.

A la suite d'un balancement latéral, imprimé spontanément à cet ascenseur rustique, la robe de la jeune fille, qui était très légère, s'était prise dans une aspérité des murs. L'infirmier qui s'occupait du transit vertical des consultants et qui halait sur la corde ne s'était pas arrêté à temps. La mince gandoura ainsi accrochée, s'était fendue sur toute la longueur puis avait été arrachée. Comme cette jeune berbère ne portait aucun autre vêtement sur elle, c'était un buste dévoilé qui s'était élevé au-dessus de la margelle, puis un abdomen, des hanches et des membres inférieurs également nus.

A ce spectacle, le cadi fut pris d'un rire incoercible, énorme, communicatif, qui fit tressauter comme de la gelée les masses graisseuses qu'il avait sur le corps et sur le visage.

J'apparus à mon tour à la surface. Toujours plongé dans la plus vive hilarité, mon client, qui avait parcouru du regard les résultats de son analyse, s'écria :

« Eh bien ! maintenant, me voici renseigné sur mon état de santé : ça n'a pas l'air brillant !... Mais je comprends enfin votre expression : « La vérité sortant d'un puits toute nue », que je trouvais jusqu'ici ténébreuse et sans signification... »

Effectivement, cette jeune fille apportant, dans le plus simple appareil, les renseignements demandés, correspondait, de façon plaisante, à l'image que l'on peut se faire de la vérité qui se passe de tout voile et de tout commentaire.

## VENT DU SUD

Quelle chaleur ! C'est fou !... Comment s'en préserver ?  
Le thermomètre monte... Il va marquer... cinquante !...  
Un infirmier me dit : « Prends du thé à la menthe,  
Pas de boisson glacée, ou bien tu vas crever... »

C'est un coup de chergui qui vient nous étuver,  
Le ksar et la kasbah sont des ombres mouvantes,  
On dirait un brasier où l'on voit, rougeoyantes,  
Les flammes osciller avant de s'envoler.

« Mon cher, pour nous sauver, faisons-nous troglodytes... »  
Me dit un vieux blédard... Je m'étonne : « Vous dites ?  
— Dans une foggara fuyez sans hésiter,

Ici c'est un usage et chacun s'y conforme,  
Vous y serez au frais... » Je m'incline et transforme  
En bureau médical un puits désaffecté.

(Foggara ou khattara : puits de l'extrême sud.)

Je me trouvais au fond de mon in-pace, dans un confort inégalable, compte tenu de la température extérieure, lorsque des cris me firent sursauter :

« Jnouns ! Jnouns ! (les démons ! les démons !)

Cette voix sépulcrale, dans la pénombre, était vraiment impressionnante. Mais ce n'était que mon infirmier qui m'appelait.

« Aji, fissa, Si toubib ! Viens vite ! Jnouns ! Jnouns ! »

Il me fit remonter à la surface, et l'on me conduisit sans plus attendre jusqu'à une nouala assez proche devant laquelle la foule s'était rassemblée. On entendait à l'intérieur des gémissements. Que s'était-il passé ?

On me donna des précisions, pendant que des hommes étaient partis chercher un madrier pour enfoncer la porte, solidement verrouillée de l'intérieur.

On avait vu le vieux Bou Tayeb rentrer chez lui, seul, après son travail. Après avoir distribué du grain à ses volailles, il s'était calfeutré chez lui, s'enfermant comme toujours à double tour.

Brusquement ses cris avaient retenti. Il appelait au secours, hurlant qu'il était assailli par des nuées de jnouns.

Une véritable peur panique, une sorte de terreur sacrée s'était emparée de tous les habitants du douar, devant cette nouvelle preuve de l'existence des esprits malins, et ne sachant que faire on avait appelé le toubib.

La porte était consolidée de l'intérieur par une volumineuse barre de fer. Bou Tayeb disait qu'il était incapable de bouger car les jnouns avaient dû lui briser un membre.

Une fois que la porte fut enfoncée, ce qui fut assez long en raison de sa solidité, je pénétrai et trouvai le malheureux couché sur une natte. L'examinant avec précaution, dès que je touchai à sa cuisse droite, il poussa un cri de douleur. Il avait une fracture du fémur. Un frisson de terreur parcourut alors l'assistance. Aucun être humain n'avait pu entrer dans la nouala après Bou Tayeb qui s'était barricadé. Il n'y avait aucune autre ouverture ni dans les murs ni sur le toit. Ce qui s'était passé ne pouvait être que l'œuvre des jnouns.

J'avoue que je restai moi-même, un instant, assez perplexe...

Etais-je le témoin d'un de ces phénomènes que l'on a appelés plus tard « parapsychologiques » ? ou d'une intervention surnaturelle ? L'esprit troublé, je ne voyais sur le moment aucune explication rationnelle.

Dans le numéro 2000 du « Quotidien du médecin », on a pu trouver ces lignes, écrites sous la responsabilité de leur auteur :

« Il ne faut pas conclure à l'inexistence de « poltergeist » authentiques. Ce terme — en allemand : esprit frappeur — désigne tout un ensemble de manifestations matérielles sans interventions physiques décelables : coups frappés, lévitation d'objets parfois très lourds... voix paranormales. Certains cas, malgré la rigueur de l'enquête et la qualité des observateurs ne laissent aucune place aux explications... »

Le premier moment de stupeur passé, je repris mes esprits et fis transporter Bou Tayeb à la formation pour l'examiner avec le vieil appareil de rayons X.

Le brouillard qui avait envahi mon cerveau lors de la surprise initiale s'était dissipé et j'entrevois une explication logique.

En effet, je constatai que la charpente osseuse de mon client présentait de larges zones décalcifiées, dont certaines étaient presque transparentes.

« Il fait des fractures spontanées, tout simplement... Il a des os comme du verre « bhal djéj » — dis-je à l'infirmier Fatah qui n'avait pas l'air de comprendre. Il y a des maladies où le moindre mouvement, même le fait de se tourner dans son lit, peut briser un os. Nous allons l'appareiller et l'évacuer sur l'hôpital régional. Il doit faire une maladie osseuse, tout simplement

Quelques jours plus tard, mon diagnostic fut confirmé.

Néanmoins, aucun des témoins de cette scène ne crut à cette explication. Cette histoire d'os en verre et de fractures-qui-se-font-toutes-seules relevait pour eux de la plus haute fantaisie.

La femme du postier, catholique très pratiquante, me dit un jour au sujet de cette affaire :

« Vous autres, médecins, vous n'êtes que des matérialistes. Vous voulez tout expliquer par le jeu des forces naturelles, alors que des réalités cachées sont aussi évidentes. Vous vous acharnez à nier tout de ces puissances invisibles qui entourent les humains dès leur naissance. Vous vous croyez, grâce à votre progrès technique, fort en avance sur le chemin de la vérité, alors que vous êtes, en fait, en arrière. Au fond, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer. Ce sont vos études qui vous ont rendus ainsi. »

Je ne sus que répondre à cette profession de foi.

Après mon retour à Rabat, je demandai téléphoniquement des nouvelles de Bou Tayeb à l'adjoint de contrôle de Figuig, car je m'intéressais au sort de mes anciens clients.

J'appris qu'il avait été opéré et qu'il suivait les soins médicaux nécessaires.

Peu de temps après, des membres de sa famille, venus à Rabat, m'annoncèrent que son état de santé était tout à fait satisfaisant.

On me dit aussi que pour consolider sa guérison, il était parti faire un séjour dans un marabout spécialisé dans la lutte contre les envoûtements et le mauvais sort.

Ce marabout offrait ceci de particulier : sur l'un des murs se trouvait un orifice, au travers duquel le patient devait passer un certain nombre de fois par jour, en pratiquant des rites assez compliqués. Ce trou jouait le rôle d'un véritable filtre, et devait retenir, en amont, l'influence maléfique.

Cette coutume ancestrale rappelait exactement les rites les plus anciens de la médecine ligurie ou de la religion druidique.

On assistait ainsi, à cette époque, dans certains secteurs du Maroc, à des coutumes qui existaient déjà il y a des millénaires, à l'aube des civilisations.

Ce fut alors la fête du Mouloud et je pus, à cette occasion, assister pour la première fois à une fantasia.

Je fus ébloui par ce spectacle pittoresque, coloré et... étourdissant, au sens propre du terme.

## LA FANTASIA

A des fauves pareils, déchaînés, les pur-sang  
 Caparaçonnés d'or et tachetés d'écume,  
 Hennissent, renâclant de leurs naseaux qui fument  
 Par moments des vapeurs s'élèvent de leur flanc.

Ils se cabrent, ruant parfois, rompant le rang,  
 Frappant de leurs sabots comme sur une enclume,  
 Et l'éclair de fureur qui dans leur œil s'allume  
 Est pareil à celui du regard d'un mustang.

Le signal est donné... Déployant leur crinière,  
 Ils semblent s'envoler sur des rais de lumière,  
 Tels les chevaux ailés d'un conte oriental,

On dirait que soudain va s'abattre un cyclone...  
 Dans des you-yous stridents le tonnerre résonne  
 A dix mètres de nous, et c'est l'arrêt brutal.

## V

Je me rendis compte assez rapidement qu'être médecin de la Santé publique au Maroc c'était tout autre chose qu'être médecin de campagne ou chargé d'un service hospitalier en France.

La « médecine de masse », les grandes mesures prophylactiques ou curatives destinées à enrayer les épidémies et les endémies étaient remarquablement efficaces, la pratique journalière plus décontractée, plus amicale et plus pittoresque.

En France, dans un service hospitalier, le malade n'existait pas. On ne connaissait que la maladie. Le sujet à traiter était un cas, un numéro. Le 7 était un ulcère de l'estomac, le 12 une insuffisance aortique, le 18 une pneumonie. Dès que l'on avait posé le diagnostic et prescrit la thérapeutique appropriée, tout était dit. La personnalité du malade ne préoccupait guère le médecin.

Au Maroc, au contraire, l'exercice de la médecine était tout autre dans la Santé publique. L'existence y était large et l'avenir sans aléas. Il n'était pas question d'honoraires, sauf pour les visites à domicile chez les Européens, en dehors des heures de service. La concurrence professionnelle n'existait pas pour une raison fort simple : les médecins n'étaient pas assez nombreux. Ce n'était pas la faute du Protectorat qui en réclamait à cor et à cris, par voie de presse, mais de la conjoncture, due à la guerre. Il y avait une baisse du recrutement, car bon nombre de médecins se trouvaient en captivité ou en déportation, et les autres hésitaient à se déplacer hors des frontières. Rares étaient ceux qui, comme Charbonneau ou moi, avaient accepté de s'expatrier. Bien entendu, nous aurions préféré être plus nombreux.

En raison de cette situation, le médecin, au Maroc, était un peu sur un piédestal. Ses clients lui faisaient une confiance absolue. Que lui demandaient-ils ? De se déplacer auprès du malade, de lui faire la sacro-sainte « libra » (la piqûre) et de prescrire les « fanids » ou « quinas » (comprimés). Il ne pouvait être sujet à l'erreur, puisque c'était un envoyé du ciel.

Par chance on disposait, pour les maladies les plus répandues : syphilis, lèpre, paludisme, dysenteries, etc., de médicaments remarquablement actifs.

Les guérisons obtenues confirmaient que le toubib était à moitié marabout et à moitié sorcier. Dès qu'il franchissait le seuil d'une famille marocaine, il bénéficiait bien plus que d'un préjugé favorable, on le savait posséder un pouvoir quasi magique, et une infaillibilité... rappelant, pour les catholiques, celle du pape.

Quand le traitement ne réussissait pas et que le sujet trépassait — ce qui est bien la règle pour tous, un jour — on ne pouvait que s'incliner devant la volonté de Dieu. C'était écrit.

Exercer la médecine au Maroc, à cette époque, malgré ses difficultés, ses fatigues et ses périls, était ainsi une tâche passionnante. Travailler dans ces conditions amenait le médecin à donner un peu plus de lui-même que ce à quoi il était normalement tenu.

Personnellement, en raison de cette confiance que l'on m'accordait, je prolongeais ma visite auprès des malades. Si, pour l'un d'eux, je jugeais son état alarmant, je restais longtemps à surveiller son pouls et à suivre son évolution. Je lui donnais autre chose que de la médecine : de la sympathie et de la chaleur humaine. Je ne savais si ce don supplémentaire d'une partie mystérieuse de moi-même améliorerait son état, mais en tout cas, il m'en semblait soulagé, et je le sentais, ainsi que ses parents, sensible à ma présence.

Il m'arrivait parfois d'avoir l'impression de faire partie de la famille de celui que je soignais. Ce n'était plus un client, mais un cousin, un frère ou un oncle au chevet duquel je me trouvais.

Ces heures passées dans l'angoisse et l'inquiétude, auprès d'un Marocain que je ne connaissais pas avant d'avoir franchi le seuil de sa demeure, mais qui s'abandonnait entièrement à moi, ce qui m'imposait des devoirs accrus, restent dans ma mémoire comme les plus beaux moments, et les plus émouvants, de ma vie professionnelle.

## LE TOUBIB NEGRANI

Aujourd'hui, jour de souk. Sous les eucalyptus,  
Se cache dans un coin la salle de visite,  
Les gens de la tribu, déjà, s'avancent vite  
Sur les sentiers étroits que bordent des cactus.

Partout dans le secteur vient frapper le typhus,  
La malaria sévit de manière insolite,  
On craint le mauvais œil ou quelque parasite,  
Le combat se poursuit contre tous les virus.

L'ombre est ensoleillée et bouge au pied des palmes,  
Les malades, assis, somnolant, restent calmes,  
Allah est avec eux... que son nom soit béni,

Car il leur a mandé pour soigner leurs misères  
Un messenger, l'ami de tous les pauvres hères,  
Celui qu'il a choisi, le toubib Neçrani.

Neçrani : chrétien (plus exactement Nazaréen).

## VI

## SIDI SMAIL

- Où en sont vos progrès en arabe ? me demanda le docteur Bonjean.
- J'étudie la langue parlée, pas la langue écrite, ça me demanderait trop de temps. C'est surtout la prononciation qui est parfois gênante... Par exemple, ces trois « R », le normal, la jota espagnole, l'« R » roulé bourguignon. Celui-là, je n'arrive pas à l'attraper... Ce mot « Raïb » qui veut dire « absent, lait caillé ou mauvais », suivant la façon dont on prononce le « R » ! Et « sbah », qui signifie « lion, matin ou doigt » selon l'accentuation du « A »...
- Chaque langue a ses propres difficultés. La nôtre n'en manque pas. Mais je vous ai convoqué pour vous annoncer que je vous envoie dans les Doukkalè sud, à Sidi Smail. A première vue, c'est une région assez peu accueillante, une vaste plaine caillouteuse, avec quelques rares bosquets de palmiers et d'eucalyptus, mais l'ambiance est très prenante, dès que l'on a surmonté cette première impression. Votre demeure est très spacieuse, avec un tennis et un petit parc. Vous allez faire la connaissance de gens très intéressants : le caïd de Sidi Bennour, un ancien officier de l'armée française, et le caïd des Zemamra, avec son khalifa. Ce sont d'excellents administrateurs. A Oualida vous serez de service à la résidence d'été de Sa Majesté. A Sidi Moussa, près de la lagune, se trouve la cantine du père Stellos, un grec, qui vous fera manger de la langouste à des prix très raisonnables. C'est une zone de maraîchage. La côte n'est qu'à trente kilomètres et vous aurez en permanence une brise de mer qui rafraîchit la température, ce qui est appréciable. Quant aux coutumes et au folklore... extraordinaires !

Je me rendis à Sidi Smail quelques jours après. Dès le lendemain de mon arrivée, ma femme et moi fûmes invités à déjeuner chez le contrôleur civil de Sidi Bennour, à vingt kilomètres.

Après le repas, celui-ci m'emmena faire un tour sur le souk au milieu d'une foule animée. La voiture s'arrêta près d'un groupe de Marocains qui entouraient un personnage curieux, en train de discuter sur sa natte, auprès de flacons et d'instruments hétéroclites.

— Tiens, voici Ben Jelloul — dit le contrôleur. C'est notre toubib el aïnin, notre médecin des yeux, qui soigne les gens suivant les coutumes locales. Voyons ce qu'il raconte : il passe sur l'œil du malade, en suivant le sens de l'écriture, un œuf sur lequel il a inscrit le verset du Coran, la sourate de la lumière : « Dieu lumière du ciel et de la terre... »

Il invoque ensuite Sidi Smaïl, le saint marabout qui est enterré dans le mausolée près de chez vous.

— Si j'ai bien compris, le mot marabout indique à la fois la personne vénérée qui est enterrée, et la tombe ?

— En effet. On appelle aussi le monument : koubba. Vous savez ce qu'est la médecine maraboutique, je suppose. Chez nous, nous avons la Sainte Vierge qui est en somme une omnipraticienne, guérissant les maux les plus variés. Ici, au Maroc, on trouve une infinité de saints dont chacun est spécialisé pour telle ou telle affection : les maladies mentales, les affections oculaires, la stérilité, etc. Mais suivons ce que fait Ben Jelloul : il vient de casser l'œuf... Il enlève le jaune... Il incorpore au blanc les produits suivants : haddida hamara... littéralement fer rouge (c'est du sulfate de fer) ; hajra zerga... pierre bleue (c'est du sulfate de cuivre) ; cheubaa... (c'est de l'alun) ; et enfin genjara : du gingembre.

J'avais remarqué que le contrôleur pensait d'abord chaque mot en arabe, puis cherchait la traduction en français, comme tout bon arabisant qui se respecte.

— Il mélange ces quatre produits au blanc. Le collyre est prêt. Il en met maintenant une goutte dans l'œil de son client. Mais il ne limite pas là ses activités en matière d'ophtalmologie. Il sait par exemple opérer parfaitement de la cataracte.

— Pas possible !

— Il n'enlève pas le cristallin, comme le font vos spécialistes. Il introduit une petite lancette dans l'œil et coupe le ligament suspenseur du cristallin qui tombe dans le bas de l'œil. Si l'opération est faite proprement, ça réussit à tout coup. Il ne reste plus qu'à choisir la paire de lunettes qui convient.

— C'est incroyable !

— De temps en temps, on assiste à une fonte purulente de l'œil, mais, que voulez-vous, mektoub !... Vos chirurgiens n'ont-ils pas des pépins, eux aussi ?

Un peu plus loin, les poseurs de ventouses étaient en plein travail. Ils les plaçaient derrière l'oreille, dans une région préalablement scarifiée, et y faisaient le vide, en aspirant par un tuyau spécial, qu'ils rebouchaient ensuite. Les ventouses tenaient toutes seules, tandis que le sang s'écoulait au fond du récipient.

— Remarquable comme méthode, nota le chef de la circonscription. Une fois j'ai eu un insolation carabinée. Je m'en suis fait poser et j'ai été immédiatement soulagé.

Un autre guérisseur était entouré d'un cercle de badauds.

Mon compagnon se mit à traduire, au fur et à mesure.

— Contre les éruptions générales de boutons, écrivez la sourate El Qiyama au fond d'un vase. Vous le remplirez à moitié avec une solution de nitre, d'alun et de sel ammoniac. Vous lotionnerez le malade le mardi et le samedi, au lever du soleil, pendant trois semaines. Il guérira, avec la permission de Dieu.

Cette méthode est curieuse. Elle est composite. Elle associe la médecine religieuse — ou kitaba — l'astrologie, et la vertu des antiseptiques. D'ailleurs, chez nous, en France, dans bien des campagnes, on agit de même. Dans mon pays on compose une tisane, à base de je ne sais plus quelles plantes médicinales, avec de l'eau de Lourdes. Il faut l'absorber en disant certaines prières, à date fixe, pour se préserver des écrouelles. J'en ai absorbé moi-même, dans mon enfance. Et voyez ce pain moisi, là dans cette cuvette ? Il a guéri un de mes amis d'une affection cutanée rebelle, de l'impétigo, je crois...

Je souris, d'un air sceptique. Et pourtant je devais apprendre plus tard que les moisissures du pain contenaient... du « penicillum notatum » ! Ainsi donc les Marocains, sur les souks, traitaient avec la pénicilline, avant nous, sans le savoir, et peut-être depuis des siècles !

Le samedi suivant, jour de souk à Qualidia je me rendis dans cette localité pour une séance de palpation de rates, méthode qui permettait de suivre l'évolution de l'endémie palustre. La résidence d'été du sultan était une longue demeure à arcades en bordure de la plage. Des personnes de sa famille étaient en train de se baigner.

Après le repas dans son chalet de fonctions, le contrôleur me proposa une courte promenade, et m'emmena devant une koubba.

— Ce marabout, me dit-il, guérit la stérilité. Les femmes qui n'ont pas eu d'enfant viennent y passer une ou plusieurs nuits pour se faire féconder par des chevaux marins surnaturels qui sortent, dit-on, des eaux, à certaines occasions. Les vieilles femmes racontent des histoires fantastiques sur cette nuit enchantée, et en l'évoquant tombent en extase.

Il y a aussi la croyance au « regard » ou « enfant endormi ». Dans ce pays, certaines personnes croient que le fœtus peut s'endormir dans le ventre de la mère et y rester un temps indéterminé. La grossesse peut ainsi durer plusieurs années, et c'est là incontestablement un élément de paix sociale et d'harmonie conjugale. Combien de maris, obligés de quitter leur foyer pour leurs affaires, ou en raison de la guerre, un an ou plus, ne s'étonnent pas, à leur retour, de retrouver leurs épouses allaitant un nouveau-né de quelques semaines à peine.

L'enfant est resté endormi, par une faveur spéciale du ciel, pour attendre le retour de son père. Que de drames, ainsi, sont évités ! Dommage qu'il n'existe pas en France de croyances semblables !...

## LES SOUKS

J'aime ces souks perdus et leurs petites tentes  
Où tarbouchs, djellabas, haïks, burnous, caftans,  
Mettent sous le ciel bleu leurs notes éclatantes,  
Dans les reflets joyeux des cuivres miroitants.

Ces armes, ces tapis, ces bijoux d'or nous tentent,  
Ces charmeurs de serpents sont assez inquiétants,  
Ces guérisseurs, parlant de leur voix chevrotante,  
Sont loin d'être à mes yeux de simples charlatans.

Celui-ci, sur sa natte assis, prenez-en acte,  
Opère avec succès même la cataracte,  
Je sais de vieux blédards dont il soigna les yeux,

Avec du pain moisi trempant dans sa bassine :  
Avant nous il traitait par la pénicilline...  
Ennaceur min Allah... La victoire est à Dieu.

## VII

Pendant mon séjour dans les Doukkala sud, je fus le témoin d'une curieuse affaire. Trois faits, sans lien apparent, se produisirent.

Un riche commerçant, Bouazza ben X..., se préparait à faire une fête pour le mariage de sa fille. Il avait déposé les fonds qu'il avait réunis, une petite fortune, dans un coffre situé dans une pièce isolée sur sa terrasse. On ne pouvait y accéder que par un escalier intérieur, dont la porte était solidement verrouillée. La seule ouverture donnant sur la rue était une imposte vitrée, trop petite pour admettre le passage d'un homme.

Le magot paraissait en sûreté.

Or, le lendemain, quand Bouazza pénétra dans la pièce, le coffre était éventré, et les fonds envolés... L'imposte était toujours fermée, le verrou de la porte intact. Personne n'avait pu pénétrer dans le local. On était en présence d'un nouveau « mystère de la chambre jaune » ! C'était de la magie...

Deuxième fait : on avait condamné à quinze jours de prison pour un menu larcin un nommé Chenguiti. Il venait d'une tribu du Sud, les Ouled Chenguit, et l'on disait qu'il avait l'« irhfa », le pouvoir de se rendre invisible. On le redoutait, car il passait pour jeter le mauvais œil.

Troisième fait : une épidémie... d'esprits frappeurs sévissait alors dans la tribu, et j'eus l'occasion de m'en entretenir avec le contrôleur civil.

— C'est un fait bien connu — m'expliqua-t-il. Dans tous les postes où je suis passé, j'ai entendu parler de gens qui se plaignaient d'être frappés périodiquement par les jnouns. Il doit s'agir ou d'hallucinations collectives, ou d'intoxications par des plantes hallucinogènes.

M. Charnot, un pharmacien de l'Institut d'hygiène de Rabat, et le professeur Kopacewski, qui y résidait également, m'ont dit qu'on trouvait au Maroc des champignons toxiques, aux propriétés mal connues, et qui seraient comparables à ceux qu'on utilise à Haïti, lors des rites du Vaudou.

— En tout cas, il ne s'agit pas de simulateurs. Ce sont des manifestations collectives. Tous les membres d'une famille prétendent avoir reçu une volée de bois vert, une grêle de coups assénés sur la tête, le dos ou les membres. Les enfants eux-mêmes ne sont pas épargnés.

— Samedi dernier, ça a été le tour de la famille Ch'Touki Mohammed, le caïd l'habbs...

— Le caïd l'habbs ! Le gardien chef de la prison ! Et le jour où le vol de Bouazza a été commis ! Il y a quelque chose de louche là-dedans. Je vais reprendre mon enquête à partir de cette donnée. Merci du renseignement.

Ch'Touki Mohammed, interrogé, ne fit aucune difficulté pour raconter comment la soirée précédant le vol s'était passée. Il avait reçu à sa table un vieux chérif (un descendant du Prophète) qui avait sollicité l'honneur de préparer le thé à la menthe. Chose curieuse, il avait raconté des histoires d'esprits frappeurs... et ceux-ci, coïncidence étrange, étaient venus au cours de la même nuit. On sait que les jnouns sont à l'écoute de tout, et qu'ils se manifestent parfois brusquement, si on les évoque, ou à l'occasion d'une parole imprudente.

Je parlai de cette affaire à mes infirmiers.

— Mais oui, Si toubib... Tu te rappelles bien ce qui s'est passé, pour nous, il y a quinze jours. Tu conduisais ta voiture. Soudain, tu as dit : « Il y a longtemps qu'on n'a pas crevé. » Nous n'avons pas eu le temps de te répondre... Ton pneu avant gauche a éclaté, et on a frôlé de justesse un eucalyptus en bordure de la route. Il ne faut jamais parler ainsi !

Je me mis à rire.

— Ainsi, c'est parce que les jnouns m'ont entendu... les provoquer, en quelque sorte, qu'ils ont voulu me donner une leçon ?

— Mais c'est sûr, Si toubib. Ainsi, par exemple, il ne faut jamais que tu dises qu'un enfant est joli, car tu vas lui jeter le mauvais œil, et le malheur va tomber sur lui ! Nous en connaissons bien des exemples !

Aussitôt après le vol, le contrôleur avait fait venir des fonctionnaires du laboratoire d'anthropométrie qui avaient relevé des empreintes.

Quelques jours après, la réponse parvint : il s'agissait de celles d'un vieux cheval de retour, bien connu de la police judiciaire sous le nom du... Chenguiti !

Le contrôleur faillit avoir une attaque d'apoplexie.

— Mais ce n'est pas possible ! Il est actuellement sous les verrous. Il y a certainement erreur.

— Aucune erreur n'est possible avec la méthode du bertillonage — lui répondit-on.

— La clef de l'énigme, c'est ce vieux conteur qui a passé la soirée du vol chez le caïd l'habbs, déclara le chef de cercle. Il faut me le retrouver.

Les autorités locales furent mobilisées dans tous les secteurs des Doukkala. Des patrouilles de moghaznis sillonnèrent le bled.

Cette nouvelle incroyable se propagea rapidement : le Chenguiti, alors emprisonné, avait commis le vol, chez Bouazza !

Il avait dû utiliser sa propriété de devenir invisible lors de sa promenade quotidienne dans la prison, avait ainsi pu échapper à ses gardiens, puis, suivant Bouazza comme son ombre, avait pénétré dans la pièce du coffre... Quoi qu'il en fût, il ne pouvait s'agir dans ce cas que d'un événement dû à des pouvoirs surnaturels.

Cette affaire impressionna bien des gens, marocains ou européens. Un certain nombre de catholiques exorcisèrent leur maison avec de l'eau de Lourdes. Plusieurs musulmans du douar, en vue d'écarter les mauvais esprits et leurs influences maléfiques, aspergèrent les alentours de leurs habitations avec de l'eau de Bir Zem Zem, venant de La Mecque.

Les méthodes de ces deux communautés étaient donc étrangement comparables.

On finit par mettre la main sur le vieux chérif qui se terrait au fond d'un caravansérail. On retrouva dans sa sacoche une bonne partie de l'argent dérobé à Bouazza, mélangé à des plantes hallucinogènes, des rhizomes et des fragments de champignons que quelques Marocains purent identifier en donnant leur dénomination en berbère, mais leur correspondance en français n'existait pas, à la connaissance des enquêteurs, tout au moins. C'est tout juste si l'on put reconnaître quelques parcelles de jusquiame du désert.

Après avoir été passablement cuisiné, le vieillard passa aux aveux.

Il avait d'abord manipulé psychologiquement ses hôtes en leur parlant de jnouns et d'esprits frappeurs, puis avait incorporé au thé, à leur insu, quelques produits soporifiques et aux propriétés hallucinatoires.

Ses hôtes s'étaient bien vite endormis d'un profond sommeil. Il s'était alors emparé du trousseau de clefs que le gardien-chef portait à sa ceinture, avait traversé le couloir qui menait à la cellule du Chenguiti, lui avait ouvert, et ils s'étaient éclipsés tous deux à pas de loup.

La nuit était noire, le douar désert.

Le prisonnier en cavale, qui était très maigre, et avait des qualités innées de contorsionniste, qu'il exhibait parfois sur les souks, escalada à l'aide d'une échelle, planquée à proximité, la façade de la maison de Bouazza ben X... Il scella le cadre de l'imposte et réussit à pénétrer dans la pièce où se trouvait le coffret contenant plusieurs milliers de douros. Jamais on n'aurait cru possible à un homme d'y pénétrer, mais ce ne fut pour lui qu'un jeu. Il n'était pas pour rien homme-serpent. Pendant ce temps, son acolyte faisait le guet. Le vol accompli, l'audacieux monte-en-l'air scella de nouveau le cadre de la petite fenêtre avec de l'eau et du plâtre qu'il avait emportés avec lui.

De la sorte, il croyait n'avoir laissé aucune trace de son passage mais il ignorait que les empreintes digitales laissées sur les objets permettaient d'identifier ceux qui les avaient touchés. Il avait ensuite regagné sa cellule en enjambant ses gardiens endormis.

Son complice avait poussé le verrou, remis les clefs à leur place initiale, et était parti en tirant avec précaution la porte d'entrée qui se fermait automatiquement. Après cette soirée mouvementée, les deux compères s'étaient endormis du sommeil du juste, convaincus tous deux d'avoir accompli un chef-d'œuvre en matière de cambriolage, l'alibi du Chenguiti étant irrécusable, puisqu'il était censé être resté dans sa geôle, le second étant hors de cause en raison de son état physique. Le vieux conteur avait conservé la part qui lui revenait. Celle du Chenguiti avait été enterrée dans une boîte en fer au pied d'un marabout réputé pour garantir fortune et prospérité et il devait aller l'y rechercher à sa sortie de prison qui était imminente.

L'affaire avait été fort bien conçue et parfaitement réalisée.

Malheureusement pour eux, la découverte des empreintes digitales qu'il avait laissées après son passage avait tout fait échouer.

Mais un point m'intriguait. Comment se faisait-il que la famille du caïd l'habbs ait été matraquée par les jnouns — ou ait cru l'être — la nuit du vol ? J'en discutai avec le contrôleur.

— Il est fort possible — me dit-il —, que les substances mystérieuses utilisées par le vieux bonhomme aient cristallisé dans le subconscient de ses hôtes les histoires d'esprits frappeurs qu'il leur avait racontées. Elles avaient peut-être aussi une autre propriété : celle de courbaturer les gens au réveil. S'ils ont rêvé de jnouns toute la nuit, et s'ils se sont réveillés avec des douleurs dans les membres, en comparant leurs cauchemars, vu leur similitude, ils en ont conclu qu'ils ont été agréessés par les démons. Je ne vois pas pour ma part d'autre explication.

Evidemment, nous en étions réduits aux hypothèses.

Lorsque le mystère fut éclairci, les autorités invitèrent leurs surbordonnés à diffuser dans tout le cercle le résultat de l'enquête pour rétablir la vérité, et discréditer une fois pour toutes la légende de l'homme invisible, mais bien peu de gens les crurent.

Même chez certains Européens cette explication n'eut que peu de succès, car leur appétit de merveilleux l'emportait sur leur faculté de raisonnement.

### LES DOUKKALA

C'est une vaste plaine aride et caillouteuse,  
Couverte étrangement de plaques d'escargots,  
De place en place on voit deux palmiers inégaux,  
Chaque plante paraît, dans ces lieux, souffreteuse...

Mais l'hospitalité reste ici chaleureuse.  
Dans le simple appareil de leurs repas frugaux,  
Les plus humbles fellahs semblent des hidalgos...  
Qualidia : les flots y chantent leur berceuse.

Telle femme a parfois des troubles fonctionnels ?  
C'est là que des chevaux marins surnaturels  
Quand ils sortent des eaux peuvent la rendre mère,

Et tous les mal-voyants s'en viennent consulter  
Sidi Smail, qui peut guérir la cécité,  
Sidi Bennour, le saint qui nous rend la lumière.

Henri DUPUCH.



## Les tribulations d'un gommier en Chine (août 1982)

Le 20 septembre 1980 je terminais l'exposé de mes « Impressions sur l'U.R.S.S. » (cf. n° 82 de « la Koumia ») en affirmant que mon épouse et moi « étions déjà prêts à aborder la Chine pour essayer de la comprendre ».

Ce souhait s'est réalisé en août dernier et, puisque notre vice-président, son épouse et la mienne, qui participaient à ce voyage, se sont récusés pour vous en conter les péripéties, je vais m'efforcer de vous faire partager les satisfactions et les déceptions que nous avons éprouvées durant ce périple qui, du 2 au 28 août, nous a menés de Paris à Paris par Bangkok, Hong Kong, Canton, Guilin, Changhaï, Pékin, Datong, Oulan Bator, Irkoutsk, le lac Baïkal et Moscou.

Au chapitre des déceptions, j'inscrirai, tout d'abord, la désinvolture du jeune accompagnateur de notre groupe de vingt-cinq personnes, qui s'ingéniait davantage à satisfaire les caprices de sa petite amie que le besoin de renseignements d'ordre culturel ou matériel de ceux dont il avait la charge, puis l'incapacité des services d'Air France à surmonter rapidement les difficultés suscitées par les « conflits sociaux » survenant au sein de certaines catégories de personnel. Au départ de Paris, il nous a fallu faire une escale imprévue de trois heures à Mulhouse pour permettre le nettoyage de l'avion et l'approvisionnement en plateaux-repas que des grèves avaient empêché d'effectuer à Roissy.

Le lendemain, au départ de Bangkok, la rupture d'une pièce durant le point fixe de l'appareil, nous a immobilisés, de nouveau, pendant plus de deux heures alors qu'un retard de trois heures était déjà enregistré, l'équipage ayant dû, cette fois, effectuer le ravitaillement à Francfort après avoir quitté Paris où le personnel de restauration poursuivait une grève qui, durant encore le 28 août, nous donnera l'occasion, à nouveau, ce jour-là, de consommer un repas froid au départ de Moscou.

Enfin grande fut notre déception quand, après avoir apprécié la propreté et le confort du train chinois, nous dûmes passer vingt-six heures dans un train russe aux banquettes sans dossier, à la literie d'une saleté repoussante, aux toilettes d'où émanaient des odeurs nauséabondes, traversant à la vitesse moyenne de 40 km/h les zones déshéritées au nord du désert de Gobi.

Mais, avec le recul du temps, et surtout compte tenu du nombre de merveilles qu'il nous a été donné de contempler, ces déceptions qui hérissaient nos nerfs sensibilisés par les fatigues inhérentes à tout voyage de ce genre, se sont presque totalement estompées, et, pratiquement seuls demeurent les souvenirs d'une grande randonnée où le merveilleux était quotidien, où la réalité a fréquemment dépassé le rêve.

Une fois encore nous ne regrettons rien!!!

Partis de Paris le lundi 2 août à 13 heures, nous atterrissions enfin à Bangkok le lendemain à 18 heures (13 heures, heure locale) après avoir survolé Zurich, Zagreb, Belgrade et effectué des escales techniques à Mulhouse, Bahrein et Karachi.

Un tour de ville en car nous permit de visiter un premier temple bouddhique à l'imposant bouddha d'or et nous étions accueillis à l'hôtel Dusit Thani, après que notre guide thaïlandais nous eût recommandé de « nous méfier des gens de mauvaise compagnie qui hantent les rues autour des hôtels et les maisons de massages et de veiller tout particulièrement à nos portefeuilles ». Logés très confortablement, nous fûmes, en revanche, étonnés de la présence moins que discrète de nombreux policiers à l'intérieur même de l'hôtel (plusieurs dans le hall d'entrée et un à chaque étage). Malgré cette omniprésence policière, l'ambiance était détendue lorsque, vers 20 heures, notre groupe enfin réuni se vit servir dans une fastueuse salle du restaurant « Le Castillon » le premier repas asiatique qu'il nous fallut absorber à l'aide des rituelles baguettes, seuls couverts mis désormais à notre disposition jusqu'à notre arrivée en Mongolie, le 19 août!

Chacun s'efforça de paraître habile à l'emploi des « fourchettes chinoises » tout en cherchant à définir le contenu des plats présentés. Mais les conversations cessèrent rapidement quand apparurent, au centre de la salle, six jeunes danseuses thaïlandaises somptueusement vêtues, aux ongles effilés et à la souplesse légendaire. Cependant, le dépaysement, le décalage horaire et les fatigues du voyage aidant, chacun aspirait à s'étendre au plus tôt dans un bon lit, d'autant que, compte tenu de notre arrivée tardive, la matinée du lendemain mercredi 4 août s'annonçait chargée. Il n'y eut pas besoin de sonner ce soir-là l'extinction des feux dans les chambres occupées par notre groupe et, pour être certains de ne pas être en retard au rendez-vous du lendemain, nous avons tous pris soin de nous faire réveiller assez tôt pour préparer nos valises qui devaient être embarquées directement dans l'avion pour Hong Kong durant nos pérégrinations touristiques.

La visite effectuée, mercredi matin, du Grand Palais royal, en nous plongeant dans l'architecture bouddhique, constitua pour nous un total émerveillement et nul ne regretta plus l'escale imprévue de Bangkok.

L'avion d'Air France étant annoncé avec quelque trois heures de retard, nous déjeunâmes au snack de l'hôtel en compagnie de notre guide thaïlandais et gagnâmes l'aéroport à la salle d'attente très propre, spacieuse et fonctionnelle. L'embarquement s'effectua « dans le désordre » et bientôt le commandant de bord nous annonça qu'à la suite de la rupture d'une pompe à injection de l'un des réacteurs, il nous fallait patienter environ deux heures. Quelques passagers regagnèrent le salon d'attente tandis que d'autres demeuraient avec nous à bord où les hôtesses, très ennuyées des retards successifs qui nous étaient imposés, nous offraient avec le sourire les boissons de notre choix. Vers 18 heures nous décollâmes enfin en direction de Hong Kong où nous atterrissions à 21 heures après avoir survolé le Laos, le Vietnam et la côte nord de l'île de Haïnan.

Une fois effectuées les formalités administratives, réduites au minimum pour les étrangers séjournant moins d'une semaine, une nouvelle surprise nous était réservée. Personne ne nous attendait et, encombrés de nos valises, nous nous demandions où aller. Finalement, vers 22 h 30, ayant appris que nos chambres étaient réservées au Harbour View Holiday Inn, nous avons pris d'assaut des taxis et nous nous sommes cru revenus au Maroc, plusieurs années en arrière, dans des véhicules surchargés dont les coffres bourrés de nos valises étaient maintenus à motié fermés par des sandows ou des... bouts de ficelle !

Regroupés à 23 heures à l'hôtel, nous y avons exigé un repas chaud et vers minuit, sans avoir eu la possibilité de jouir pleinement de la vue magnifique sur la baie illuminée, nous avons sombré dans un profond sommeil, rêvant aux merveilles du palais de Bangkok, à la gentillesse des hôtesses d'Air France, mais aussi et surtout à la découverte prévue pour le lendemain de ce Hong Kong fabuleux dont nous avions, tous, tant entendu parler.

Le lendemain, jeudi 5 août, par un temps couvert, chaud (39°) et humide, nous avons, le matin, visité le Jardin du Tigre, œuvre d'un riche farfêlu où sont entassés, sur une colline abrupte, au milieu d'une végétation luxuriante, nombre de figurines et de statues représentant animaux, personnages et monstres divers, à quelques centaines de mètres de villages misérables faits de masures sur pilotis. Puis nous sommes montés par le funiculaire au pic Victoria d'où la vue s'étend sur l'ensemble de l'île de Hong Kong. C'est là que j'ai effectué mon premier test de langue putonghua (chinois moderne transcrit en pinyin, alphabet en lettres cursives analogues aux nôtres, mis en place depuis le décès de Mao et l'élimination de la « Bande des Quatre »). Wantant me débarrasser de marchands ambulants dont l'insistance nous importunait, je leur dis sèchement en putonghua que je ne voulais pas de leur pacotille. L'effet fut immédiat, ils s'éloignèrent aussitôt, l'un d'eux déclarant : « Inutile d'insister, celui-là parle chinois. » C'était pour moi la récompense inespérée de quatre mois d'efforts quotidiens concentrés sur la récente méthode Assimil « Le chinois sans peine ». Dès lors, confiant en mon avenir (?), je n'ai plus hésité à utiliser mes très modestes connaissances du chinois parlé moderne, vérifiant une fois de plus que tout autochtone est content de constater qu'un étranger a fait l'effort d'essayer d'apprendre sa langue.

Descendant du pic Victoria, nous avons passé quelques instants sur la plage dont une vedette britannique surveille le débouché, puis nous nous sommes rendus au village flottant d'Aberdeen. Malgré les efforts considérables déployés par

l'administration britannique pour recaser les habitants de ce quartier dans des logements en dur du type de nos tours H.L.M., de nombreuses familles habitent encore sur des jonques ou de modestes sampans alignés en ruelles sur une eau glauque et plus ou moins nauséabonde, dans un grouillement indescriptible de personnes âgées et de jeunes enfants, tandis que les adultes... travaillent qui sait où et à quoi ? circulant constamment en sampans dans ces ruelles aquatiques. Après un repas pris à l'hôtel, durant lequel je m'efforçai d'utiliser mes connaissances (?) linguistiques à la satisfaction manifeste du personnel du restaurant, ce fut, de 14 h 30 à 19 heures, un après-midi entier de... shopping dans le centre de la ville qui m'a guéri à tout jamais de ce genre de... distraction ! La journée avait été fatigante et un sommeil réparateur s'avérait nécessaire d'autant que le lendemain nous allions enfin découvrir la Chine.

Arrivant parmi les premiers sur le quai, nous avons trouvé assez facilement à nous caser dans le train chinois dont l'aspect et l'encombrement rappelaient nos trains de banlieue, comme eux remplis rapidement par une foule qui est ici chargée de multiples paquets de toutes sortes portés à bout de bras, sur les épaules et plus souvent encore sur un balancier. J'échangeai quelques mots avec un jeune chinois originaire de Guilin où nous irions dans quelques jours et qui, fier de sa ville natale, m'invita aimablement à parcourir un livre de photos de cette région, qu'il venait d'acheter à Hong Kong.

Il m'apparut dès lors que les contacts avec la population entamés à Hong Kong ne seraient donc pas limités à cette enclave britannique, et j'eus l'impression que la Chine allait nous réserver d'agréables surprises.

Contrairement à ce qui nous avait été annoncé, le train s'arrêta à la frontière, tout le monde en descendit et, avec ses bagages, chacun se dirigea vers les contrôles de police et de douane en suivant un labyrinthe serpentant entre des grillages de fil de fer, hauts de deux mètres. Notre première impression fut d'autant moins agréable qu'il faisait toujours très chaud et que les contrôles paraissaient pointilleux. En fait il n'en était rien et, dès que nous avons atteint la salle des contrôles nous avons constaté que la multiplicité des guichets facilitait grandement l'exécution des différentes formalités. Nous nous précipitâmes alors sur le quai, en territoire chinois cette fois, pour tenter de trouver des places dans un train en partance. Mais les autochtones avaient été plus rapides que nous et nous demeurâmes sur place, ahuris du grouillement humain qui régnait sur ce quai. Finalement les autorités chinoises nous firent savoir que nous devions déjeuner au buffet de la gare et qu'un autre train, dans lequel nos places étaient réservées, nous emmènerait, vers 13 heures, à Canton.

Après un déjeuner frugal, du thé et un peu de bière tiède absorbés dans une grande salle à la propreté douteuse, mais servi par du personnel souriant sinon impeccable, nous avons pris place dans un train chinois d'un très grand confort, parcouru par de jeunes hôtesses élégamment vêtues d'un tailleur bleu de coupe européenne nous abreuvant régulièrement de thé bouillant. Roulant durant deux heures à travers la campagne cantonnaise, j'y retrouvais des paysages familiers. Dans les rizières les paysans procédaient au repiquage de la deuxième récolte de riz, dans les villages les jeunes enfants aux pantalons fendus par-derrière jouaient entre les poules et les petits cochons noirs, tandis que les femmes s'affairaient autour des foyers.

C'est alors que je réalisai, à ma grande surprise, et à celle de mes compagnons de route auxquels j'en fis part, que la Chine actuelle n'est plus celle de Mao, celle que nos publications occidentales nous présentent encore.

Certes le travail dans les campagnes et les petites cités traversées demeure le même, mais plus personne ne porte l'uniforme à l'exception des militaires, des policiers et des douaniers. Finis les bleus de chauffe et les fameux « cols mao ». Il faisait chaud, c'était la période de la mousson. Les hommes portaient, en général, une chemisette de coton blanc à manches courtes flottant sur un pantalon de coupe européenne dont, par atavisme sans doute, ils relevaient fréquemment le bas. Les femmes arboraient des chemisiers, souvent de teinte foncée, sur une jupe ou un pantalon à l'européenne. A notre arrivée vers 15 heures, en gare de Canton, nous eûmes la surprise de trouver, au milieu de la foule des porteurs de balanciers, quelques chinoises vêtues de robes qui auraient pu être achetées aux Galeries Lafayette.

Cette évolution dans le vêtement fut pour nous tous la première marque du changement qui n'a cessé de se manifester en Chine dans tous les domaines depuis l'arrestation de la « Bande des Quatre » rendue désormais responsable officiellement, aux yeux de tous, de toutes les difficultés qu'ont éprouvées et éprouvent encore les Chinois. Cette évolution est également perceptible dans l'ouverture économique à l'Occident voulue par Deng Tsiao Ping qui, malgré ses soixante-seize ans, demeure l'homme fort du régime actuel à l'issue du congrès du Parti tenu début septembre, et que préparaient les cadres lors de notre passage.

Est-ce à ces directives d'ouverture que nous avons dû l'accueil reçu tout au long de notre séjour en Chine, du sud au nord, tant en milieu urbain qu'en milieu rural ? Toujours est-il que, dès notre arrivée à Canton, nous avons réalisé que nous étions pour quelques jours au « pays du sourire ». Débarrassés de la chape de plomb que faisait peser sur eux Mao et surtout son entourage, les Chinois commerçants nés, ont, pour la plupart, retrouvé le « sourire commercial ». Quel que soit le but de cette attitude nous gardons tous, grâce à ce sourire inscrit sur toutes les lèvres un fort agréable souvenir de la Chine, d'autant que, quelques jour plus tard nous eûmes l'occasion de rencontrer les visages austères et fermés des Mongols, des Bouriates de Sibérie et surtout des Moscovites.

M. Shiu, le guide que nous avait dépêché l'agence centrale de tourisme depuis Pékin, nous attendait à Canton. Il arborait lui aussi un aimable sourire et nous convînmes rapidement d'un modus vivendi. Nous nous corrigerions mutuellement les fautes que nous commettrions respectivement en français et en chinois, mais, pour sauver la face, ces remarques ne seraient faites qu'en tête-à-tête.

Visitant, dès notre arrivée, la ville de Canton, avant de rejoindre notre hôtel, le Nhu Hag, moderne et fort confortable mais situé en pleine campagne, au bord d'un étang à 15 kilomètres de la ville, notre deuxième surprise de la journée, confirmée tout au long de ce voyage, fut d'y constater le grouillement extraordinaire de la population dont la grande majorité utilise la bicyclette comme moyen de transport. Canton compte 5 millions d'habitants et il y circule actuellement plus de 2.500.000 vélos.

Après avoir longé la « Rivière des Perles », aperçu l'île de Shimian, où se réfugièrent les Occidentaux lors de la guerre de l'opium, et visité le mausolée de Sun Yat Sen, nous dûmes rejoindre l'hôtel afin de nous y restaurer avant d'être à nouveau ramenés en ville pour assister, de 20 heures à 22 heures, à un spectacle d'acrobates dont les prouesses demeureront gravées dans nos mémoires. Le lendemain, samedi 7 août, par une température de 39° à l'ombre, et particulièrement humide, qui embuait montres et objectifs de nos appareils photographiques, nous avons longuement visité le musée fort bien présenté, l'usine de sculptures d'ivoire où sont fabriquées les fameuses « boules de Canton » (neuf boules sculptées à l'intérieur d'une boule de 6 centimètres de diamètre, et si ce dernier atteint 12 à 15 centimètres, la boule peut en contenir jusqu'à 32 à l'intérieur !). Répartis sur trois étages, près de 300 ouvriers travaillent dans cette usine dans des conditions qui révolteraient les pontifex de nos syndicats, mais qui, ici, ne paraissent affecter personne. Perchés sur des tabourets sans dossier, penchés sur de hautes tables, parfois éclairés par une faible ampoule poussiéreuse, ne disposant que de petits scalpels et certains de roulettes de dentiste, sans aucune protection, hommes et femmes travaillent au coude à coude huit heures par jour et six jours par semaine pour un salaire moyen mensuel de 40 yuans (135 F) s'ils sont apprentis, et de 60 à 70 yuans (de 200 à 230 F) s'ils sont qualifiés alors que le riz est vendu sur bons dans les « magasins d'Etat » 16 fens (5,50 F le kg) et une bicyclette 160 yuans (soit trois ou quatre mois de salaire). La vente du riz, base de la nourriture locale, est réglementée, comme tout commerce, et la ration (délivrée sur bon) fixée à 500 grammes par jour et par habitant dans les centres urbains et à 800 g en milieu rural, le travail effectué par les paysans (classe privilégiée par Mao) étant reconnu plus pénible et surtout indispensable à la vie de tous.

De l'usine d'ivoire, nous sommes allés à celle du papier découpé et des figurines en papier mâché où les conditions de travail nous ont paru un peu meilleures sans, pour cela, être comparables à celles contre lesquelles s'insurgent nombre de nos syndiqués. Puis, après avoir déjeuné à l'hôtel et bouclé à nouveau nos valises, nous repartons pour la ville afin d'y visiter la « Pagode des Ancêtres »

dont sculptures et peintures ont échappé à la destruction grâce au gouverneur de la ville qui, à l'instar de Chou en Lai pour la Cité Interdite, en fit assurer la protection par l'armée.

De là, nous nous sommes rendus dans un atelier de peinture sur soie et sur papier où nous avons eu tout le loisir d'admirer l'habileté des artistes, avant de terminer notre périple cantonnais par la « Pagode des six banians » qui s'élève sur huit niveaux. D'en haut, on jouit d'une vue très étendue sur l'ensemble de l'agglomération cantonnaise bariolée de linges de toutes couleurs séchant aux fenêtres, tandis qu'au pied de ce monument presque en ruine subsistent trois magnifiques bouddhas de pierre au milieu d'un véritable dépôt d'ordures.

Canton nous est apparu comme une ville très animée, gaie, très accueillante, particulièrement ouverte aux étrangers, mais sale et peu attrayante pour le touriste.

Nous en partions le soir même pour Guilin, après un diner pris à 17 heures dans un restaurant spécialiste du poisson où, après une journée très éprouvante en raison de la chaleur, chacun dut se couvrir à la hâte avec ce qu'il avait eu la prudence de conserver avec lui en raison d'une climatisation poussée à l'extrême. Une de nos compagnes de voyage fut malheureusement victime de ces brusques changements de température et dut s'aliter durant les trois jours suivants.

Nous avons été très aimablement accueillis à bord de l'avion chinois qui, après que les hôtessees vêtues de tailleurs de coupe européenne nous eurent distribué peignes de poche et éventails, décolla vers 19 heures. Du thé nous fut servi à bord et, à 19 h 50, nous atterrissions à Guilin... sous la pluie.

Assez fatigués, après un diner rapide nous sommes heureux de rejoindre nos chambres sans doute moins confortables que les précédentes, mais disposant d'une douche, d'un w.-c. privé et comprenant l'inévitable bouteille thermos d'eau chaude, les tasses de thé avec couvercle, le sac à linge sale (le linge vous est rendu propre chaque soir à 18 heures) et les sandales de bain.

Notre programme prévoyait que nous quitterions Guilin pour Tchangcha le mardi 10 août, mais, dès notre arrivée, nous apprîmes que, cette escale étant supprimée, nous resterions sur place jusqu'au mercredi 11 août, date à laquelle nous rejoindrions directement Changhai par avion. Nos guides nous expliquèrent assez maladroitement que cette légère modification avait été décidée par l'agence centrale de Pékin parce qu'il n'existait ce jour-là aucune liaison directe Tchangcha-Changhai, ce qui s'est révélé inexact après une rapide enquête. Je pense plutôt qu'il faut trouver la raison de ce déroutage dans le fait que Tchangcha était présentée jusque-là comme étant le lieu de naissance de Mao et que, pour bannir désormais tout référence inutile au « Grand Timonier », les touristes étrangers ne sont plus invités à visiter son lieu de naissance. Cette hypothèse m'a été confirmée par le fait qu'aucun des groupes de touristes rencontrés n'était passé par Tchangcha, et que ceux qui, comme nous, devaient s'y arrêter, ont été déroutés. D'autre part, nous avons pu constater durant tout ce voyage que bien rares étaient les endroits publics ornés du portrait de Mao. Pour ma part, je ne l'ai vu qu'à l'entrée de la Cité Interdite de Pékin, dans l'aéroport de Guilin comme personnage principal d'une grande fresque, et sur la maison communale de Datong.

Il n'existe plus de portraits de Staline en U.R.S.S. ; il ne subsiste en Chine que de très rares portraits de Mao. Le « Petit Père des Peuples » et le « Grand Timonier » ont vécu... La pensée de ce dernier est encore parfois citée mais en précisant aussitôt qu'elle a été volontairement déformée dans son application par la « Bande des Quatre ». Enfin, lorsqu'il m'est arrivé, devant des déprédations paraissant récentes, de demander à l'un de nos guides, le national ou le local, quels en étaient les auteurs, il m'était invariablement répondu que c'était « l'œuvre imbecile des petits voyous de la révolution culturelle » ou « des petits soldats rouges ». Aucun de nos guides ne manquait l'occasion de vanter les mérites de Chou En Lai et de ses fidèles qui eurent le courage de limiter l'action dévastatrice de ces « vandales » en leur opposant l'armée dont l'intervention fut décisive pour sauver le patrimoine artistique de la nation.

Le dimanche 8 août, le temps étant maussade, notre journée débuta par la visite des grottes aménagées et illuminées de feux multicolores ; puis il nous fallut escalader les 450 marches de la colline dite « des couleurs rassemblées » et les

210 de celle dite « des vagues endiguées ». Les asiatiques sont décidément des poètes à l'imagination fertile ! Entre-temps, sur notre demande, nous avons fait un bref arrêt sur un « marché libre » (l'équivalent du marché kolkhozien soviétique) où les paysans viennent vendre les produits du « lopin de terre » (un demi-hectare) dont ils ont la jouissance, mais non la propriété ; celui-ci continue d'appartenir à l'Etat au même titre que les terres de la « commune rurale » dont il fait partie. Malgré le mauvais temps (petite pluie et vent chaud) quelques cultivateurs, des femmes surtout, essayaient de vendre légumes, fruits et fleurs ainsi que du riz gluant enroulé dans des feuilles de lataniers. Dans un coin, sous un hangar couvert de tôles, un marchand de bouquins exposait des petits livres de poche du genre « Tintin » ou bandes dessinées. Tous nous accueillirent avec le sourire, la plupart des moins de trente-cinq ans étant vêtus à l'euro péenne, quelques personnes plus âgées ayant conservé le costume traditionnel, mais tous accroupis sur leurs talons, le balancier posé devant eux. Je revivais là des scènes auxquelles j'avais si souvent assisté, il y a trente ans, sur les marchés du haut Tonkin lorsque, muni moi-même du balancier je participais aux « corvées de riz » destinées au ravitaillement des « hôtes forcés » du camp n° 1. Les souvenirs des années 1950 à 1954 affluèrent à ma mémoire, mais que dire de ceux infiniment plus nombreux que me réservait la journée du lendemain !

Le soleil étant revenu nous avons passé la journée du lundi 9 août sur la rivière Lee au milieu de calcaires tout à fait semblables à ceux de la baie d'Along et du haut Tonkin de la région Langson - Cao Bang, de sinistre mémoire pour ceux qui y ont combattu.

Par un temps splendide, l'atmosphère purifiée par la pluie de la veille, après quelques kilomètres de route étroite et sinueuse, nous avons embarqué sur une jonque du type « bateau-mouche » qui, tirée par un remorqueur quelque peu jétaradant, nous fit descendre la rivière sur près de 60 kilomètres, le déjeuner étant servi à bord. Guilin est universellement connue pour ses grottes et les rives de la Lee. Les premières, très bien aménagées, valent une visite, mais les secondes, par les sites qui s'y succèdent, sont un véritable enchantement. Cette journée fut pour nous, à la fois une détente et un ravissement, d'autant qu'elle se termina par une soirée de chants et de danses exprimant parfaitement la force et l'harmonie de tout l'environnement.

Le lendemain mardi 10 août, le soleil était de nouveau des nôtres et nous avons passé la matinée dans une « brigade de production » relevant d'une « commune rurale », ce qui nous permit de prendre davantage contact avec le monde paysan.

Cette « brigade », qui peut être considérée comme d'importance moyenne, rassemble 800 familles soit 3.000 personnes environ auxquelles est confiée la mise en valeur de 14.000 hectares. Elle est divisée en 27 « équipes de production » qui se répartissent le travail (cultures maraîchères surtout et fabrique de bière en raison de la proximité des 250.000 habitants de Guilin).

Chaque « équipe » est dirigée par cinq cadres élus par les membres de celle-ci : un chef, un chef adjoint, un comptable-trésorier, un magasinier et un pointeur. La « brigade » bénéficie de l'assistance de quatre médecins et infirmiers qui disposent d'une infirmerie rappelant celles de nos bleds marocains en 1940, mais où l'on pratique l'acupuncture ! Un rendement minimum des terres cultivables est fixé par le gouvernement, les surplus éventuels étant libres à la vente, compte tenu d'un prix plafond préétabli. Le salaire, basé sur les bénéfices effectués, est réparti en fonction des heures de travail effectif de chacun, heures relevées par le pointeur de chaque « équipe ». Il se situe en moyenne à 500 yuans par an, soit environ 165 F par mois. Le retraité est nourri et logé par ses enfants ; il perçoit une pension de 15 yuans (50 F) par mois et bénéficie des soins médicaux gratuits. Les membres actifs des entreprises (citadines ou rurales) sont soignés aux frais de l'entreprise (ou unité de production) à condition d'avoir versé un droit d'inscription qui ne s'élève qu'à 2 yuans par an (6,50 F).

Après un déjeuner pris rapidement à l'hôtel, et les valises une fois encore bouclées, nous avons visité le « parc aux sept étoiles », grand jardin bien dessiné et entretenu avec beaucoup de soins, qui comprend un petit zoo dont la saleté et le manque de confort nous incitent à plaindre les pensionnaires. Après avoir diné à 16 h 30 dans un restaurant de la ville, nous rejoignons l'aéroport à 18 heures d'où, avec un léger retard, notre avion nous dépose à Changhaï à 21 heures, sous

un ciel peu engageant. Nous sommes aussitôt accueillis par un guide local qui nous apprend qu'un typhon est annoncé pour le lendemain. Après avoir traversé en car l'ancienne concession française et emprunté le Bund, fameux boulevard-promenade de Changhaï, connu de tous temps des Occidentaux ayant vécu dans cette ville, contempné au passage l'ancien Hôtel des Douanes où régna durant des années le grand-père maternel de mon épouse, appris de notre guide que l'ancien hôpital français que dirigea longtemps une de ses tantes, religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, est toujours en service, sous le nom d'hôpital n° 9, et que l'université « Aurore », autrefois gérée par les Jésuites, est devenue faculté de médecine, nous avons été conduits à l'hôtel de la Paix.

Celui-ci, ex-Palace Hôtel à l'époque des concessions a été quelque peu aménagé pour y intégrer des sanitaires modernes et la climatisation, mais demeure typique de son époque, avec ses grandes chambres aux larges fauteuils, ses vastes salons et ses salles de restaurant aux décors 1900 un peu défraîchis. Après le repas nous « avons fait le Bund » mais, chassés par une petite pluie fine et le vent qui annonçait l'arrivée du typhon, nous avons rejoint nos chambres assez rapidement, redoutant que la journée du lendemain soit compromise par le mauvais temps. Il n'en fut heureusement rien. Le typhon, ayant obliqué vers l'Est ne nous gratifia que de quelques « effilochades » et, le mercredi 11 août, nous pûmes entreprendre, dès le matin, une visite détaillée de la ville. Celle-ci s'est révélée moins fatigante que prévu grâce à la courtoisie manifestée tant par nos deux guides chinois que par la population côtoyée.

Ville de onze millions d'habitants dont environ 60 p. 100 de bouddhistes et 40 p. 100 de taoïstes, Changhaï est divisée en douze départements urbains (eux-mêmes divisés en « quartiers d'habitation ») et dix districts ruraux. Elle possède 65 cinémas et 42 théâtres qui accueillent autochtones et touristes. Quelque 200.000 catholiques y vivent encore et cinq églises sont ouvertes au culte, dont la cathédrale qui, fermée depuis la révolution populaire, a été rouverte après l'élimination de la « Bande des Quatre ». Cet édifice est actuellement en réfection, entouré d'échafaudages de... bambous, comme tous les chantiers du bâtiment en Chine, même s'il s'agit, comme nous l'avons photographié à Canton, d'une construction de dix étages !

Le loyer mensuel est de 10 fens (1 yuan égale 100 fens) par mètre carré et, d'après une loi récente, la norme d'habitat devrait atteindre d'ici à 1985, 9 mètres carrés par personne, mais on en est encore loin !

Quant au commerce, il se répartit entre les « magasins d'Etat », les « magasins d'organisation collective » et de rares commerces « libres » exerçant de toutes petites activités.

Grand port de la Chine, Changhaï est une ville d'une activité débordante et fébrile. La population envahit littéralement les larges artères et les ruelles, circulant soit à bicyclette, soit à pied, les véhicules automobiles n'étant qu'utilitaires (autobus, camions, camionnettes ou taxis). L'aspect de tous est détendu et souriant, l'étranger est accueilli avec une grande courtoisie et circule librement sur la voie publique sans susciter aucune animosité ni même curiosité particulière. Les « longs nez » que nous sommes passent presque inaperçus tant la foule des autochtones est dense dès l'aube et jusque vers 22 heures. Les Chinois et, en particulier, les habitants de Changhaï, se couchent tôt mais se lèvent en même temps que le jour, et dès 5 h 30 ou 6 heures, avant d'aller au travail, se rassemblent dans la rue pour effectuer des mouvements de gymnastique individuellement ou par petits groupes. C'est « la mise en train » pour les adultes et « le maintien en forme » pour les retraités !...

Malgré la petite pluie fine due au typhon, dès l'aube de ce mercredi 11 août nous eûmes sous nos fenêtres le spectacle d'une trentaine d'adultes et de « troisième âge » s'adonnant à leur gymnastique quotidienne au milieu de la chaussée.

Après avoir absorbé, comme chaque matin depuis Bangkok, un petit déjeuner « à l'américaine », nous avons été conduits dans la vieille ville, où le « grouillement humain » est inimaginable, nécessitant de fréquents arrêts de notre groupe pour éviter que l'un de nous s'égaré ; et prudemment, nous avançons dans cette marée humaine en nous tenant par la main. Nous parvenons ainsi à la « maison de thé », ancienne demeure d'une riche famille chinoise qui, pour demeurer chez elle, a dû non seulement renoncer à toute domesticité, mais accepter de servir

les hôtes que les autorités lui envoient. La maison et le « jardin du mandarin » qui l'entoure, typiquement chinois, sont parfaitement entretenus et sont pour nous tous un ravissement. Après déjeuner, nous visitons, installés dans une très belle villa habitée à l'époque des concessions par un « haut fonctionnaire français » un musée d'art ancien et moderne qui sert également d'atelier à des artistes sélectionnés travaillant le bois, le papier mâché, le marbre, l'ivoire, la mie de pain (pâte de riz). Et notre journée se termine par la visite d'une usine de tapis faits à la main.

Le jeudi 12 août, nous visitons le musée de la céramique, du bronze et de la peinture, ce qui nous permet, grâce à la présentation réalisée et aux commentaires faits par nos guides, de suivre l'évolution de l'art chinois dans ces différentes disciplines. Dans l'après-midi nous sommes invités à visiter l'usine de bicyclettes fabriquant la marque « l'Eternelle ». L'un des principaux ingénieurs nous reçoit et, après quelques mots de bienvenue, nous demande de le suivre à travers le dédale des bâtiments de l'usine. Mais... il pleut. Aussitôt des hôtesses mettent à notre disposition des parapluies ! Malgré le développement de cette entreprise qui, d'une production de 3.000 cycles par an en 1949 est passée à 8.000 par jour en 1982, son effectif passant de 300 ouvriers en 1949 à 16.200 dont 40 p. 100 de femmes en 1982, elle ne peut encore satisfaire la demande, d'autant que 24.000 vélos ont été exportés durant les sept premiers mois de l'année 1982 aux... U.S.A.

Ces cycles, produits en 65 modèles différents (dont un modèle rural conçu pour porter 300 kg : la charrette du paysan chinois), sont vendus entre 140 et 210 yuans (de 462 à 693 F) et leur poids ne dépasse pas 17 kg.

Reçus en fin de visite par le directeur de l'usine qui, suivant la tradition nous offrait le thé (vert, bouillant et sans sucre), celui-ci nous donna de nombreux détails sur le fonctionnement de l'entreprise qui, bien sûr, appartient à l'Etat, ce dernier encaissant tous les bénéfices. Les salaires mensuels des ouvriers vont de 40 à 95 yuans (130 à 315 F) suivant leur classification, celui des ingénieurs pouvant atteindre, comme celui du directeur, 190 yuans (627 F). Tout le personnel travaille huit heures par jour et six jours par semaine. Seules les personnes dont les parents habitent à plus de 200 km ont droit chaque année à quinze jours de congé payé ; les autres n'y ont droit que tous les deux ans.

A ma demande concernant l'existence ou l'éventualité de grève du personnel, le directeur me répondit que cela ne s'était jamais produit et que c'était impensable, tout le monde travaillant ici au profit de la grande communauté chinoise.

De là, nous nous sommes rendus à la pagode bouddhiste dite des « bouddhas de jade » ; et, après un dîner rapide, nous étions conviés à une soirée à l'Opéra de Changhaï où se jouait « C'est ma faute », de Tchaoching, contant les tribulations d'un étudiant dont l'ambition démesurée ruine la vie sentimentale. Très aimablement, nos guides nous traduisaient les différentes scènes dont les dialogues, en chinois de Pékin, étaient visualisés en dialecte local sur des écrans encadrant la scène. Décors, costumes, musiques et actrices étaient excellents. Je précise « actrices » car, invités à nous rendre durant l'entracte dans la cave servant de loge à celles-ci, il nous fut précisé, alors que nous félicitions la troupe dont les membres se laissaient complaisamment photographier, que si, à Pékin, tous les acteurs sont masculins, les troupes jouant à Changhaï sont uniquement composées de femmes.

Le jeudi 13 août, après avoir visité par 40° à l'ombre les pavillons de l'exposition construits à l'époque de « la grande amitié sino-soviétique » et qui en portent la marque : ils sont grandioses certes, mais lourds et massifs, contrastant brutalement avec la finesse, l'élégance et la variété de l'architecture chinoise, nous avons rejoint l'aéroport d'où, munis à nouveau d'éventails gracieusement offerts par la compagnie aérienne, nous nous sommes envolés vers 11 h 30 pour Pékin, lestés d'un copieux « pique-nique ».

Vers 14 heures, nous atterrissions dans la capitale chinoise, ville de 9 millions d'habitants où circulent plus de 2 millions de bicyclettes, des véhicules utilitaires bien sûr, mais aussi quelques voitures privées (à moins que ce ne soient des véhicules de fonction).

Le guide local, grand garçon peu sympathique, nous conduit directement au temple taoïste du Ciel (30 mètres de diamètre, 38 mètres de haut), construit

en 1420 et qui figure sur les petites boîtes rondes d'« Essential Balm », puis, de là, à l'hôtel où ont été apportées nos valises. Nous prenons aussitôt une douche tellement il fait chaud, et partons tous deux à pied, mon épouse et moi, à la recherche d'un réparateur photographe (mon appareil était bloqué depuis le matin) munis seulement d'un papier sur lequel une des hôtesse de l'hôtel a inscrit, en idéogrammes, le nom de l'artisan et son adresse. Cela nous suffira, grâce à la complaisance des gens successivement interrogés dans la rue pour trouver le magasin où, hélas ! il ne pouvait être question de réparer mon appareil japonais dont une pièce était cassée. Chemin faisant j'avais brisé une des charnières de mes lunettes de soleil et j'eus l'agréable surprise d'en voir effectuer gratuitement la réparation dans une petite boutique où me fut offerte la tasse de thé traditionnelle pendant que l'ouvrière remettait mes lunettes en état. Un Français s'essayant à parler chinois est décidément partout bien reçu !

Le lendemain samedi 14 août, levés tôt, nous montions dès 8 heures dans le train très confortable qui, chaque matin, emmène les touristes à la Grande Muraille (40 km au nord de la ville), au pied de laquelle nous nous trouvons vers 9 heures. Avant le départ du train, depuis nos compartiments, nous avons assisté à une séance de gymnastique populaire effectuée par des jeunes filles en chemisier blanc et jupe bleue (style majorettes asiatiques) sur le quai de la gare.

La Grande Muraille de Chine, dont la construction entreprise cinq cents ans avant J.-C., contre les invasions des cavaliers barbares des steppes du nord, et ne fut achevée qu'au 16<sup>e</sup> siècle par les Ming, se déroule sur 10.000 li (environ 6.000 kilomètres). Sa hauteur moyenne est de 8 à 10 mètres, sa largeur de 6,50 mètres à la base et 5,50 mètres au sommet. Elle constitue non seulement une barrière, mais un « chemin de ronde » suivant constamment la ligne des crêtes, jalonné tous les 120 mètres de tours de garde d'où les sentinelles pouvaient échanger des signaux optiques. C'est un ouvrage impressionnant par sa dimension, la hardiesse de sa construction épousant très strictement les formes d'un relief particulièrement tourmenté. C'est devenu un lieu de promenade très fréquenté, aussi bien par les Pékinois que par les touristes ; et ces derniers, qui veulent aller de tour en tour, de piton en piton, y laissent quelques kilos, surtout lorsque, comme ce 14 août, il fait plus de 40° à l'ombre. Redescendus de la muraille vers 12 h 30, le repas nous était servi dans le train qui nous déposait à proximité des tombeaux des Ming (Chisan ling : treize tombeaux) où nous retrouvions notre car. Après avoir remonté à pied l'« allée des animaux de pierre » genre de « voie sacrée » où, de chaque côté, douze paires de statues en marbre représentent successivement des animaux accroupis et debout (lions, chameaux, éléphants, chevaux) et, à leur suite également de part et d'autre de l'allée, six statues géantes (deux mandarins militaires, deux civils et deux lettrés) nous visitons le seul tombeau actuellement ouvert au public, le Dingling où reposent l'empereur Wanli (mort en 1620) et les impératrices Xiaoduan et Xiaojing. Cette crypte est impressionnante par la dimension de ses accès, mais aussi par son apparente simplicité, les trésors des défunts étant contenus dans vingt-six coffres complètement opaques.

Le dimanche 15 août fut consacré à la visite des nombreux palais et temples de la « Cité Interdite » désormais accessible à tous, à l'entrée de laquelle nous avons vu, pour la première fois depuis notre arrivée en Chine, un portrait géant de Mao, tandis que son mausolée, d'architecture plus soviétique que chinoise, situé sur la grande place Tien An Men ne paraît plus attirer personne. C'est à peine si nos guides nous ont signalé sa présence alors que notre car passait devant, avant de nous laisser à la porte du Midi. En fin de journée, après avoir visité un temple taoïste où psalmodiaient une trentaine de lamas, nous avons été reçus à dîner par Luxinghe (l'office central du tourisme chinois), au fameux restaurant Quanjude (« La réunion de toutes les vertus »), spécialisé dans la préparation du canard laqué. Abondamment arrosé de vin local qui ressemble davantage à du madère qu'à du saint-émilion, et d'alcool de riz servant à faire le « trou normand », ce mémorable repas nous permit de découvrir notre guide national chinois. Homme fin, cultivé, d'une exquise courtoisie, il a, ce soir-là, quelque peu abandonné sa réserve habituelle et nous avons pu échanger plus librement qu'auparavant nos impressions sur des sujets très divers, y compris économiques, politiques et familiaux. C'est ainsi que d'origine rurale, marié, père d'une fillette de neuf mois, il me confia son désir d'avoir d'autres enfants

malgré l'hostilité du pouvoir actuel aux familles de plus de deux enfants. Il est vrai que la Chine approchant, si elle ne le dépasse pas, le milliard d'habitants, ce chiffre pose un problème énorme au gouvernement qui cherche tous les moyens de limiter les naissances. Les mariages ne sont autorisés qu'après l'âge de vingt-cinq ans, une allocation est versée pour le premier enfant, mais elle est supprimée à la naissance du deuxième, et une amende est infligée à la naissance du troisième... La contraception commence à être appliquée en milieu urbain, mais est encore totalement refusée par les ruraux demeurés fidèles à la tradition qui veut que soient honorées les familles nombreuses. C'est là un problème particulièrement délicat dont l'évolution devra être suivie de près dans les années à venir, vu son importance tant pour les Chinois que pour l'équilibre mondial.

Le 16 août, nous avons passé la matinée au Palais d'Été, saccagé en 1860 par les franco-anglais, mais reconstruit en 1888 par l'impératrice douairière qui, redoutant le mal de mer, fit réaliser pour elle un bateau de marbre blanc perpétuellement amarré à l'embarcadère du magnifique lac sur lequel nous fîmes une brève promenade après un excellent déjeuner pris au restaurant du palais ayant vue sur le lac.

L'après-midi fut consacré à la visite d'« abris anti-atomiques » d'un quartier de Pékin. Ils sont constitués par des galeries creusées à une profondeur de 8 à 15 mètres sur une longueur de 3 kilomètres pour, en fait, permettre (?) à une population évaluée à 10.000 habitants, de fuir par des couloirs souterrains à l'extérieur du périmètre urbain, après trois heures de marche ! On y pénètre par 98 ouvertures pratiquées à l'intérieur des magasins et des maisons d'habitation ; et ce sont les habitants et commerçants du quartier qui, après avoir participé à leur aménagement, en assurent l'entretien, sous le contrôle d'équipes spécialisées de « protection civile ». Je pense que ces abris, construits au moment de la tension sino-soviétique, ont eu pour but de rassurer la population tout en l'occupant, sans qu'ils constituent une protection réellement efficace contre une attaque atomique.

Après avoir dîné dans un jardin, nous sommes allés à l'Opéra de Pékin en attendant 23 heures, heure à laquelle nous devons prendre le train pour Datong. Mal placés, mal assis, dans une salle non climatisée et surchauffée, assourdis par les cuivres et tambours de l'orchestre, ne comprenant rien à ce qui se passait sur la scène, et notre guide local nous ayant abandonnés pour aller prendre le frais dehors, nous avons quitté les lieux à l'entracte et, avec le guide national, avons effectué une promenade digestive sur Tien An Men en attendant le moment d'embarquer.

Après quelques bousculades, toutes nos valises n'ayant pas été placées dans le fourgon, sous prétexte que certaines dont la mienne n'était pas fermées à clé (je n'ai jamais fermé une valise à clé, craignant de perdre celle-ci), nous primes place avec nos amis Mardini dans un compartiment à quatre couchettes dont l'air était continuellement brassé par un ventilateur imitant fort bien le bruit d'une tronçonneuse. On pouvait arrêter cet appareil certes, mais, alors, la température remontait rapidement à plus de 30° et il nous fallait le remettre en route, recevant toutes les vingt secondes un courant d'air frais sur le corps. Finalement, utilisant nos draps comme toile de tente pour nous protéger du courant d'air, fatigués par les journées précédentes, nous avons, vers 2 heures du matin, sombré dans un profond sommeil, bercés par les ronflements de deux d'entre nous.

A 6 h 40, le mardi 17 août, nous arrivions en gare de Datong à l'ouest de Pékin, à 250 km au nord de Taiyuan. Ville minière de 400.000 habitants dont 100.000 travaillent à l'extraction de 400.000 tonnes de charbon par an. Datong nous est apparue, malgré la rusticité du seul hôtel accessible aux touristes, sympathique et gaie. La circulation cycliste et piétonne y est intense dès le début de la journée ; le bleu de chauffe comme la casquette mao y sont portés par beaucoup et nous n'avons croisé que peu de femmes vêtues à l'européenne. On a l'impression que Pékin a envoyé dans les villes de la périphérie de la Chine les uniformes mao dont les Pékinois ne voulaient plus ! Enfin, nous avons vu là, pour la seconde et dernière fois depuis notre arrivée en Chine, un grand portrait de Mao au-dessus de l'entrée de la « Maison du peuple ».

Après une rapide toilette, les douches ne fonctionnant pas, nous sommes allés voir « le mur des Neuf Dragons », puis un monastère bouddhique sous la conduite d'un ex-cadre militaire « rééduqué » après la révolution culturelle, et qui n'affichait plus que mépris pour « les petits soldats rouges ».

L'après-midi fut entièrement occupé par la visite des grottes de Yungang. Sur un front de 1 kilomètre face au Sud, 53 grottes abritent 51.000 statues de bouddha. Cet ensemble a été creusé et sculpté de 386 à 534 sous les Wei du Nord. Il est d'inspiration gréco-bouddhique, mais on y sent les influences venues d'Asie Centrale. Si les animaux, les personnages, les thèmes décoratifs sont indiens, on assiste là au début de leur sinisation qui conduira à la statuaire Tang.

Au centre de la grotte 5, le bouddha haut de 17 mètres est sans doute un des sommets de la sculpture wei.

Ces bouddhas m'ont rappelé ceux de Bamian, en Afghanistan, également sculptés dans la falaise, mais autour desquels sont creusées des niches servant de cellules aux bonzes ermites, alors qu'ici ces derniers vivent en communauté dans le temple voisin accroché au rocher.

Dans la matinée du mercredi 18 août, nous avons visité un monastère bouddhique, puis une petite usine de ciselage de cuivre aux procédés ancestraux, employant 140 ouvriers et ouvrières, tous très sommairement assis sur de petits tabourets bas, sans aucun dossier ni protection d'aucune sorte, payés en moyenne 40 yuans par mois (122 F). Durant notre visite, j'imaginai la joviale rotundité syndicaliste de M. Séguy et le visage moins avenant de son successeur à la C.G.T. ; quelles seraient leurs réactions devant un tel spectacle ?

A 14 h 27, quittant à regret notre guide national chinois, M. Schiu, qui nous avait remis à chacun deux petits coussins de soie brodés de la part de l'agence centrale du tourisme, après l'échange de touchants adieux et de nos adresses respectives, nous embarquions dans le train chinois qui devait nous déposer le lendemain à Oulan Bator, capitale de la République populaire de Mongolie. La propreté et l'aménagement même du train nous surprisent par le confort qu'ils nous offraient. Le responsable du wagon se mit aussitôt à notre disposition, et, après avoir traversé le désert de Gobi, nous fîmes un excellent dîner au wagon-restaurant.

Le passage de la frontière mongole se déroula sans aucune difficulté, entre 21 heures et 23 heures, tandis que s'effectuait le changement des boggies nécessités par la différence d'écartement des voies chinoise et soviétique. Ce travail effectué par une équipe de sept hommes prend un quart d'heure environ par wagon, sa durée totale étant donc fonction de la longueur du train.

Le 19 août, peu après minuit, nous quittions la province chinoise de Mongolie intérieure pour passer en République populaire de Mongolie. Tout le personnel de la gare frontière chinoise était aligné sur le quai le long de notre train, tandis que de l'immeuble central illuminé un haut-parleur diffusait à l'intention des voyageurs : « Ce n'est qu'un au revoir » !!

Nous quittions le « pays du sourire » pour celui de la « morosité ». A la première station après le lever du jour tandis qu'avant de prendre le petit déjeuner mongol (thé vert, pain dur, et yaourt aigrelet), servi par une énorme matrone, nous nous détendions les jambes sur le quai de la gare, nous avons assisté au nettoyage extérieur de chaque wagon par le personnel muni de balais-brosses. Venant de Paris, j'arrive fréquemment à l'aube en gare de Libourne, je n'y ai jamais encore assisté à pareil spectacle !

Ce jeudi à 13 heures (heure locale), nous débarquons à Oulan Bator où nous attend un déjeuner servi avec fourchettes et cuillers... Ce sont les premiers ustensiles de ce genre dont nous disposons depuis notre arrivée à Bangkok il y a seize jours ! Dans l'après-midi, nous visitons la ville qui nous paraît bien tenue, mais triste et déserte comparée aux grouillements des foules chinoises côtoyées ces dernières semaines. Nous nous rendons au monument élevé à la mémoire des morts pour la « libération » de la Mongolie, curieusement situé sur une colline dominant la ville, auquel on accède par un escalier monumental de 370 marches et qui retrace en mosaïques l'histoire de l'« amitié russo-mongole » à laquelle la République populaire de Mongolie « doit son existence ».

Le lendemain, vendredi 20 août, nous prenons, à 8 heures, l'avion pour Karakorum, patrie de Gengis Khan, à cinquante minutes de vol d'Oulan-Bator.

La recherche du bimoteur à hélices Antonov qui doit nous emmener s'effectue à bord du car qui, sur le terrain même, nous promène d'avion en avion pour nous déposer enfin au pied de celui qui effectue la liaison quotidienne régulière, durant les six mois touristiques, entre la capitale et le « terrain de secours » en terre

battue qui dessert Karakorum, situé à 30 kilomètres de là et que l'on rejoint dans un car défoncé roulant sur une piste défoncée elle aussi !!!

Les heurts et soubresauts du voyage sont vite oubliés devant l'ensemble extraordinaire que présente le monastère actuellement désert où vécut jusqu'à 10.000 moines et où séjourna Marco Polo. Au retour du monastère, par la même piste et le même moyen de transport, nous fûmes conviés à déjeuner sous la yourte-restaurant du centre touristique et climatique (il comprend un solarium) contiguë à l'aéroport et nous primes possession, avec nos amis Mardini, de la yourte aménagée pour quatre touristes où nous devions passer la nuit. Peu après, le car nous emmenait à une vingtaine de kilomètres sur le plateau mongol, jusqu'à un élevage de chevaux dont le propriétaire nous accueillit fort aimablement, nous offrant le traditionnel lait de jument avec lequel certains de ses congénères s'enivrent, paraît-il, les jours de fête. Il comprendrait 4 degrés d'alcool quarante-huit heures après la traite, et jusqu'à 42 degrés après quinze jours de macération dans une outre de peau de jument. Nous assistâmes à la traite des juments, et avant le coucher du soleil nous eûmes toute liberté d'errer les uns et les autres sans guide au gré de notre fantaisie dans le village jouxtant nos yourtes. Après une excellente nuit et une toilette sommaire, les chauffe-eau étant défectueux, nous sommes repartis par avion sur Oulan Bator le samedi 21 août dès 9 heures. Attendus à l'arrivée par nos compagnons de voyage qui avaient préféré rester dans la capitale, nous avons visité le musée historique mongol et, l'après-midi, celui des arts modernes, tandis qu'en fin de soirée nous étions conviés à entendre à l'opéra un concert fort bien exécuté qui prit fin sur... « Le Beau Danube bleu », parfaitement interprété. Il est à noter que « Carmen » et « La Traviata » étaient au programme de la saison 1981-1982 de l'Opéra d'Oulan Bator !

Le dimanche 22 août, après avoir assisté à la prière et au repas des lamas dans le monastère de Gogan ouvert au culte et.. aux touristes, dans le jardin duquel se trouvent des batteries de « moulins à prières », nous avons terminé la journée et passé la nuit au centre d'estivage de Terelji, à 80 kilomètres au nord de la capitale, régulièrement fréquenté par des Soviétiques et des Allemands de l'Est.

La matinée du lundi 23 août fut consacrée à la visite du Palais d'Hiver du Dalai Lama (Doc Gogan) en cours de restauration après être resté quelques années à l'abandon à la suite de l'exil volontaire en 1959 aux Indes de son occupant, lors de l'entrée des troupes chinoises au Tibet.

À 13 h 50 nous prenions place à bord du transmongolien soviétique qui, à 40 km/h de moyenne, comme tous les trains chinois et russes, allait, en vingt-six heures, nous amener à Irkoutsk, capitale de la Sibérie orientale. Nos déceptions s'accumulèrent alors : saleté du train et surtout du couchage distribué dans nos compartiments à quatre couchettes, inconfort des banquettes sans aucun dossier autre que les cloisons séparant les compartiments, difficulté d'aborder les toilettes sans bottes d'égoutier et absence de tout ravitaillement, à l'exception de l'inévitable thermos d'eau chaude destinée à faire infuser un hypothétique thé vert sans sucre. Quelques vivres difficilement consommables, vu la température, achetés à la hâte au buffet de la gare d'Oulan Bator nous tinrent lieu de diner, et nos distractions durant ce long trajet furent le passage sans difficulté de la frontière mongolo-soviétique vers 23 heures et la découverte, peu après le lever du jour, du lac Baïkal que la voie ferrée longe durant près de quatre heures. Arrivés à Irkoutsk à 14 h 45, heure locale, sans avoir déjeuné, bien qu'un wagon-restaurant ait été accroché à notre train à Oulan Oudé, centre ferroviaire où la ligne du transmongolien rejoint celle du transsibérien, il nous fut aussitôt précisé par la guide locale, qu'après la visite de la ville et du monument élevé à la gloire de la République populaire de Sibérie, un repas nous serait servi... à 18 heures !! Nous attendions un repas depuis la veille 13 heures !! Malgré notre insistance, rien ne put être modifié de l'horaire prévu et il nous fallut attendre 18 heures pour satisfaire nos appétits, après avoir pu cependant prendre une douche dans une chambre confortable de l'hôtel Intourist pour nous débarrasser des miasmes du train soviétique.

Le mercredi 25 août, par une journée heureusement très ensoleillée, nous avons fait une excursion fort agréable sur la rive ouest du lac Baïkal, visitant un village de pêcheurs aux modestes isbas fleuries, dont l'église orthodoxe ouverte au culte contient de splendides icônes. Après déjeuner, nous avons navigué durant deux heures sur le lac, à bord d'un hydroglisseur, nous initiant à la légende

qui veut que le vieux seigneur Baïkal qui avait 364 fils (rivières qui s'y déversent) et une seule fille, Anguara (rivière par laquelle il s'écoule), celle-ci échappa à son père pour se fiancer à l'Ienisseï et s'en aller vivre avec lui plus loin qu'Irkoutsk et jusqu'à l'Océan arctique.

En fin d'après-midi, liberté nous a été donnée jusqu'au repas de 20 heures et, tandis que certains, dont j'étais, empruntaient le bateau-mouche pour voir la ville le long des rives de l'Anguara, d'autres circulaient librement dans le centre d'Irkoutsk. Rentrant de promenade sur la rivière, j'occupais les trois quarts d'heure qui me restaient avant le dîner pour aller avec notre vice-président et son épouse à travers la ville, jusqu'à une église orthodoxe que j'avais repérée le matin en partant pour le Baïkal. Quelques pauvres hères mendiaient à la porte, et à l'intérieur un pope confessait une femme âgée. Nous avons apparemment circulé librement sans aucune surveillance.

Le jeudi 26, nous avons fait un tour de ville en car par le monument aux morts très dépouillé, dominant l'Anguara, puis un couvent dans la chapelle duquel était célébré un office accompagné d'un chœur de voix d'hommes puissantes et convaincues. Enfin, sur notre demande, nous nous sommes arrêtés au marché kolkhozien joutant le « magasin d'Etat ». Le marché était abondamment fourni, et les prix abordables pour l'ouvrier moyen qui perçoit un salaire mensuel de 278 roubles (2.600 F) alors que l'employé dont le travail est estimé moins fatigant ne reçoit que 190 roubles (1.710 F), le paysan 140 roubles (1.260 F) parce qu'il peut exploiter à son profit un lopin de terre. Le loyer mensuel moyen d'un logement de trois pièces est de 22 roubles (200 F). En revanche, les prix pratiqués dans le « magasin d'Etat » nous ont paru très élevés : chaussures de 40 à 50 roubles, tissus de 20 à 80 roubles le mètre.

A 14 heures nous quittons Irkoutsk et la Sibérie, par Tupolev, pour Omsk (escale technique d'une heure) et Moscou où nous atterrissons à 18 heures (heure locale) sous la pluie.

Nous devons aller à l'hôtel Kosmos, construit par les Français pour les jeux Olympiques, et nous avons été conduits à l'hôtel Belgrade, situé certes au centre de la ville, mais d'une classe nettement inférieure. Le dîner fut morose et les récriminations acerbes bien que notre jeune accompagnateur ait cru nous amadouer en nous offrant... un litre de vodka pour 25 !!!

La matinée du vendredi 27 août fut consacrée à la visite du Kremlin (que nous avions déjà longuement visité en 1980), du métro et de la place Rouge, tandis qu'en fin d'après-midi nous étions transférés à l'hôtel Kosmos d'où nous avons été emmenés par car, sans aucun accompagnateur soviétique, au Cirque de Moscou.

Je suis un passionné du cirque (et ne m'en suis jamais caché) au point qu'étant chef de l'annexe d'Ain Leuh, je me rendais à Meknès chaque fois qu'un cirque donnait des représentations dans cette ville : les années n'ont pas atténué cette passion qui me fait parfois sortir de ma retraite campagnarde pour me rendre sous un chapiteau à Libourne, Bergerac ou même Bordeaux. Aussi, quelle fu ma joie d'être convié à assister à une représentation du « meilleur cirque du monde ». Mes espoirs ne furent nullement déçus car, sous le chapiteau du Nouveau Cirque de Moscou (inauguré pour les jeux Olympiques), nous avons assisté à un spectacle extraordinaire se déroulant d'un bout à l'autre sur... piste de glace, à un rythme accéléré, et sans aucune faille, avec, en particulier, un numéro d'acrobates équilibristes qui fit chanter le Cocorico que tout Français garde en son cœur et qu'il exhale avec joie surtout lorsqu'il se trouve à l'étranger.

Symbolisant la conquête de l'espace, une dizaine de trapézistes effectuaient des acrobaties sous le cintre du chapiteau lorsque, tout à coup, une jeune brune, au corps de déesse moulé dans un collant couleur de ciel, s'élança jusqu'au faite du cintre en déployant derrière elle notre drapeau tricolore, tandis que, partant à l'opposé, une aussi belle fille blonde la rejoignait au sommet du chapiteau en déployant le drapeau soviétique, symbole du dernier vol spatial franco-soviétique auquel notre pays avait participé en la personne du lieutenant-colonel de l'armée de l'air Jean-Loup Chrétien !!

Le numéro était très spectaculaire et les applaudissements fusèrent sur tous les gradins (6.000 places toutes occupées). Cette apparition totalement inattendue du drapeau français fut pour nous l'apothéose de ce voyage.

Le lendemain, samedi 28 août, nous avons fait quelques achats au « berriouchka » (magasin d'Etat pour touristes où ne sont acceptées en paiement que les devises étrangères) et visité le couvent dans le cimetière duquel sont enterrées de nombreuses personnalités, tant de l'ancien régime (maîtresses des tsars) que du nouveau (Khrouchtchev). A l'intérieur de l'enceinte se trouve une église orthodoxe ouverte au culte dans laquelle était alors célébré un office devant une foule très nombreuse et recueillie comprenant un grand nombre de jeunes de moins de trente ans.

A 16 heures, nous avons embarqué sur un Boeing d'Air France qui, sans escale et sans histoire, nous a amenés à 19 heures à l'aéroport de Roissy où nous attendait un « descendant de la Koumia », notre fils Pierre, son épouse et leurs enfants.

Notre voyage était terminé.

Nous retrouvions notre famille et la France, satisfaits d'avoir pu découvrir :

- une Chine s'ouvrant au monde occidental tout en ménageant le grand voisin soviétique, ne serait-ce que pour tirer le maximum de profit d'une politique de chantage à la « fraternité communiste » ;
- une République populaire de Mongolie intégralement soviétisée ;
- une Sibérie orientale plus détendue que nous ne le supposions après notre expérience de 1980 en Ouzbekistan.

Enfin, ayant testé notre résistance physique, nous avons aussitôt décidé de visiter successivement, dans les années à venir : l'Inde, l'Égypte... en limitant progressivement ces excursions aux pays de moins en moins lointains pour, quand nous serons vieux, redécouvrir la France, puis la vallée de la Dordogne et... l'église de notre village dont le clocher date du 11<sup>e</sup> siècle !

André FEAUGAS.

Pessac-sur-Dordogne, le 10 octobre 1982.



## Au sujet du 1<sup>er</sup> Goum marocain et de ses insignes

PHILIPPE ESCANDE, AMI DES GOUMS, NOUS ÉCRIT :

« Dans le numéro 80 (mars 1981), de votre revue, j'avais fait publier le dessin d'insignes non identifiés — mais que je présumais appartenir à des unités marocaines — en demandant à tous ceux qui le pourraient de me fournir des renseignements à leur sujet.

« Un seul de ces insignes (le n° 4) a provoqué quelques réponses et a été identifié par plusieurs anciens comme étant l'insigne du 1<sup>er</sup> goum marocain. J'ai pu ainsi entrer en contact avec d'anciens commandants ou officiers du 1<sup>er</sup> G.M. qui m'ont tous réservé un accueil très chaleureux et ont bien voulu me faire part de leurs souvenirs sur l'origine et l'histoire de l'insigne de cette unité.

« A partir de ces renseignements, j'ai rédigé un article qui a reçu l'approbation de ceux qui m'avaient fourni les éléments nécessaires pour le préparer ; je vous en adresse ci-joint un exemplaire pour le cas où vous estimeriez qu'il mérite d'être publié dans la revue.

« Comme je poursuis toujours mes recherches dans le domaine des insignes, je vous serais obligé — au cas où cet article serait publié — de bien vouloir également publier la petite annonce qui figure à la fin de l'article. Beaucoup d'insignes ont été créés avant la guerre de 1939-1945, ou durant les dernières campagnes, et les auteurs ou les témoins de leur création disparaissent malheureusement au fil des ans qui passent. C'est pourquoi je cherche avec ardeur à réunir, pendant qu'il est temps encore, le maximum de renseignements ou d'insignes, car je pense que l'histoire des insignes, si elle n'est qu'anecdotique et d'importance secondaire au regard de l'histoire des combats et des activités des unités, reste tout de même très intéressante car elle fait partie de la vie même des unités dont l'insigne reste le symbole. »

Voici donc l'article de Philippe Escande que nous avons le plaisir de publier (N.D.R.).

### Le 1<sup>er</sup> Goum marocain et ses insignes

Héritier du 1<sup>er</sup> Goum, créé en 1908 à Sidi Ali (Azemmour), le 1<sup>er</sup> Goum marocain a été reconstitué à Tindouf en 1946. Il succédait au goum de Tindouf, dissous à la même date, qui avait lui-même succédé à la milice saharienne de Tindouf.

Le 1<sup>er</sup> G.M. avait un recrutement essentiellement marocain, à l'exception d'une patrouille méhariste d'une douzaine d'hommes, tous Reguibat.

Son P.C. étant à Tindouf, le 1<sup>er</sup> G.M. tenait trois postes très éloignés les uns des autres : Aïn Ben Tili, Bir Moghreïn (devenu plus tard Fort-Trinquet), et

Chegga, couvrant ainsi une vaste région qui s'étendait sur les confins sahariens du Maroc, de l'Algérie, de la Mauritanie et du Soudan.

Cette situation complexe sur les plans géographique et politique entraînait des lenteurs administratives particulièrement importantes, qui se trouvent humoristiquement rappelées dans la devise figurant sur l'insigne du 1<sup>er</sup> G.M. (fig. 1).

Cet insigne (fig. 1), dont l'auteur fut le premier commandant du 1<sup>er</sup> G.M., le capitaine Dugué Mac Carthy, a été volontairement conçu d'une manière très sobre, en métal ajouré, ce qui le mettait particulièrement en valeur lorsqu'il était porté en grande tenue.



Fig. 1.

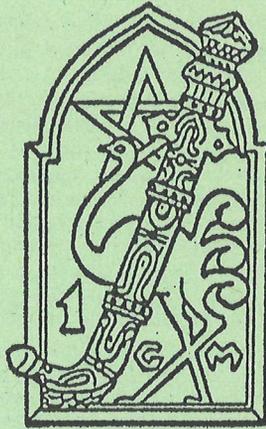


Fig. 2.

Le 1<sup>er</sup> G.M. étant l'héritier du plus ancien des goums marocains, l'insigne reprend comme motif principal le croissant surmonté de l'étoile chérifienne, qui était brodé sur les képis et les écussons des premières troupes marocaines sous commandement français, dès 1907.

La devise, une citation du Coran, signifie : « Le Paradis est pour ceux qui sont patients », c'est-à-dire, plus prosaïquement : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Et il fallait savoir attendre, à cette époque, au 1<sup>er</sup> goum !

La réalisation de l'insigne fut confiée à la maison Drago et une première livraison fut faite à l'unité, dès la fin de 1946. Les insignes de cette livraison ne portent pas de nom de fabricant, le revers argenté est en creux et lisse, le système d'attache est une épingle à bascule.

En 1949, le capitaine Dugué Mac Carthy quittait le 1<sup>er</sup> G.M., dont le commandement était confié au lieutenant Demaison.

Créé depuis alors près de trois ans, le 1<sup>er</sup> G.M. était bien rôdé pour l'exécution de ses missions, et bien installé, en particulier à Tindouf même où il disposait d'un casernement construit spécialement pour lui et par lui, en dehors du bordj : il se considérait comme « saharien ».

Mais l'appartenance aux Goums marocains n'était pas pour autant oubliée, surtout par la hiérarchie ; lors de la conférence de Tindouf où se réunirent en 1949 les gouverneurs généraux d'Algérie et de Mauritanie, MM. Naegelen et Bechar, ainsi que le résident général au Maroc, le général Juin, ce dernier rappela d'emblée au lieutenant Demaison que le 1<sup>er</sup> goum était « le pion marocain le plus avancé vers le sud ».

A cette époque, l'idée se fit jour, notamment parmi les sous-officiers, de doter le goum d'un nouvel insigne marquant davantage son caractère saharien, mais sans oublier pour autant le rattachement aux Goums marocains.

Après discussion, les symboles retenus furent la koumia des goums et l'étoile à cinq branches ainsi que les couleurs vert et rouge caractéristiques du Maroc ; pour marquer l'implantation saharienne, il fut décidé de choisir un animal typique de la région ; la gazelle fut écartée car elle figurait déjà sur plusieurs insignes sahariens ; il en fut de même pour le fennec, animal jugé trop petit : le choix se porta finalement sur l'autruche, dont un certain nombre vivaient encore, dans la région de Bir Moghrein notamment.

Le lieutenant Demaison confia à la maison Drago la mission de composer un insigne rassemblant ces divers éléments. Plusieurs projets furent établis et, en fin de compte, fut retenu le dessin qui devait être matérialisé par l'insigne représenté en figure 2.

Fin 1949, l'insigne était réalisé et distribué (dos lisse, inscription « Drago - Paris Nice » « 25, rue Béranger III », le système d'attache est une épingle classique à pastille sans inscription).

Dans le courant de l'année 1951, le 1<sup>er</sup> G.M. quittait le Sahara pour le Maroc, où il prenait garnison à Ksiba, dans le Moyen Atlas.

Ultérieurement, vers 1953, le 1<sup>er</sup> G.M. désormais implanté au Maroc, reprit l'insigne n° 1 qui fut à nouveau réalisé par la maison Drago sur la matrice d'origine, mais avec un revers différent : le dos est quasiment plat, doré, guilloché irrégulièrement et porte l'inscription « Drago - Paris Nice » « 3, rue de Romainville » ; le système d'attache initial demeure, sous forme d'une épingle à bascule.

Le 1<sup>er</sup> G.M. fut dissous le 9 mai 1956, dans le cadre des accords de Paris, en même temps que tous les autres goums et ses effectifs marocains furent transférés à l'Armée royale marocaine.

Il est à noter qu'au musée des Goums, à Montsoreau, figure, présenté sous verre, un fanion très usé dont le dessin est reproduit ci-après. La similitude des motifs entre l'avvers de ce fanion et l'insigne n° 2, ainsi que le fait que ce fanion soit exposé dans ce musée exclusivement consacré aux Goums marocains, nous amènent à penser qu'il ne peut s'agir que du fanion du 1<sup>er</sup> goum marocain malgré l'inscription « 1<sup>er</sup> Goum saharien » mais aucun des anciens commandants du 1<sup>er</sup> G.M. que nous avons interrogés n'a fait réaliser ce fanion, ni se souvient de l'avoir vu.

Propos recueillis par M. Ph. ESCANDE,  
auprès des colonels Dugué Mac Carthy et Demaison,  
ainsi que des colonels Alvernhe, Cluzel  
et du commandant Brassens.

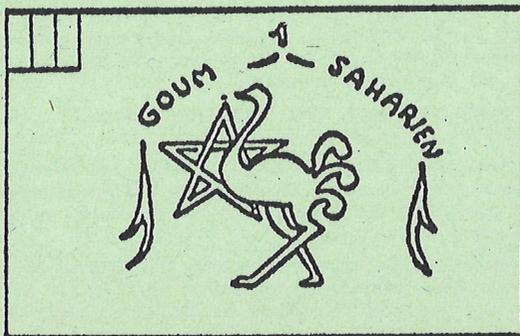


Fig. 3

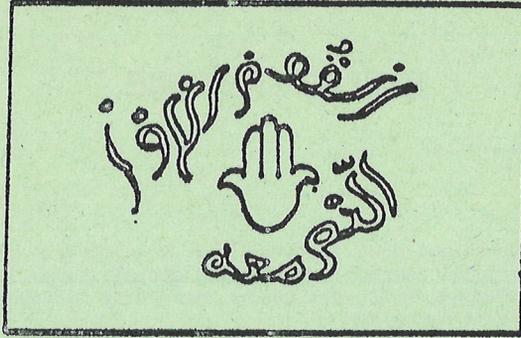


Fig. 4

Traduction de l'inscription : 1<sup>er</sup> Goum — La Victoire avec lui.

L'auteur du présent article (M. Ph. Escande, 24, avenue de Brimont, 78400 Chatou, tél. : (3) 952-27-67), serait très reconnaissant à tous ceux qui pourraient soit lui procurer des insignes, soit lui communiquer des renseignements sur les circonstances dans lesquelles ces insignes ont été conçus et réalisés. Il porte un intérêt tout particulier aux insignes des unités nord-africaines, sahariennes et de la Légion étrangère et envisage de réaliser un ouvrage à leur sujet.

---

## BIBLIOGRAPHIE

C'est avec plaisir que nous apprenons que le grand prix de poésie de la « Renaissance Aquitaine » (section sonnet) a été décerné à Pau, le 22 mai 1982, au docteur **Henri Dupuch**, ancien des goums, membre de la Koumia (1), pour sa plaquette « **Arabesques marocaines** ».

Cet ouvrage peut être acquis auprès de l'intéressé, à l'adresse suivante :

Le Petit-Trianon, 16, rue Molière,  
06100 NICE

au prix de 39,60 F (envoi normal) ou 50 F (envoi recommandé).

Si on en manifeste le désir, cet ouvrage pourra être dédié.

\*  
\*\*

**Maja Destrem**

### LES COMMANDOS DE FRANCE

Fayard, 454 p., 1982.

Aux jeunes évadés de la France occupée qui, afin d'échapper au Service du travail obligatoire, en Allemagne, franchirent les Pyrénées, subirent l'internement au camp de Miranda et gagnèrent le Maroc, un seul « point de chute » possible était offert au début du printemps de 1944 : les Commandos de France. En marge de l'orthodoxie et des « canons » militaires, cette unité devait sa création à des hommes entreprenants comme Henri d'Astier de La Vigerie et méritait d'être commandée par le lieutenant-colonel Gambiez qui, à la tête du Bataillon de Choc, avait fait ses preuves en libérant la Corse et l'île d'Elbe.

Il appartenait à l'épouse d'un ancien commando, Maja Destrem, journaliste et correspondant de guerre, là où il se passe quelque chose, de faire revivre une troupe en apparence hétéroclite, aussi à l'aise dans les facéties que dans l'héroïsme et que galvanise la volonté de vaincre,

Nous suivons une épopée qui débute au camp de Staoueli, puis, avec le dur entraînement du club des Pins — « ce stage est sans pitié » —, réservé à un détachement spécial et, à travers les Vosges et la Forêt Noire, mènera les hommes au bérêt bleu rehaussé de deux rubans noirs, jusqu'à l'Arlberg où ils vorit hisser nos couleurs. Il est vrai qu'ils ont douté longtemps de leur emploi toujours différé sur le champ de bataille, peut-être parce que le commandement se méfiait de la discipline et de l'aptitude aux combats singuliers du « **cirque Gambiez** » ainsi qu'ils étaient dénommés avec une amicale ironie.

(1) Dont précisément nous publions, dans les bulletins successifs, les souvenirs sous le titre : « Au service du Maroc ».

Comment n'auraient-ils pas réussi les missions les plus dures avec des conducteurs d'hommes au moral déjà trempé par la mêlée, le commandant de Foucaucourt en tête, Viotte, Weil, Desmons, Maurice Rheims, Crespin, Marchal, le futur acteur, et une pléiade de valeureux exécutants sous les ordres du prestigieux colonel Gambiez ? A de difficiles combats parsemés de la mort des meilleurs, ils étaient destinés depuis le Haut du Tôl, dans les neiges des Vosges, à la chute de Belfort, à la libération de Colmar, à l'entrée dans Karlsruhe, à la prise de haute lutte de Pforzheim, à la campagne d'Allemagne, « suite de marches forcées, épuisantes, et de course au sommeil », jusqu'à Constance et Bregenz. Ainsi, leurs craintes de ne pas participer à la guerre libératrice étaient-elles vaines. Dignes de leur devise : « **En pointe toujours** », ils méritaient le témoignage de sympathie, éclatant de fraternité, que Maja Destrem leur rend en rappelant leurs hauts faits. A côté des Commandos de Bouvet, les Commandos de Gambiez ont gagné leur place dans les annales militaires.

Pierre GRENAUD.

\*  
\*:\*

Jean Bourdier

## LES CHASSEURS DE LA R.A.F. DANS LA BATAILLE D'ANGLETERRE JUILLET-SEPTEMBRE 1940

Presses de la Cité, 216 p., 1982.

Sous la plume chaleureuse de Jean Bourdier revivent les combats héroïques des aviateurs de la R.A.F. avec une intensité qui prouve le souvenir toujours vivant de ceux, chefs et exécutants, grâce auxquels l'Angleterre triompha et l'Europe occupée reprit confiance. Cette victoire sur l'Allemagne nazie à l'apogée de sa grandeur, les chasseurs de la R.A.F. la doivent à des hommes comme l'obstiné sir Hugh Dowding, chef du Fighter Command, lord Beaverbrook, ministre de la Production aéronautique, à la secrète opération « Ultra » qui, grâce à une copie de la machine à coder « Enigma », permit le décryptage systématique des messages du commandement allemand et de prévoir les attaques de la Luftwaffe, de connaître les opérations « Otarie » et « Le Jour de l'Aigle », celui-ci repoussé du 8 au 13 août 1940, tentative pour détruire les radars du sud de l'Angleterre avant le déclenchement de la grande offensive.

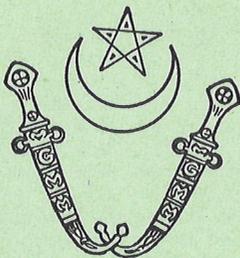
En dépit de leurs divergences de vues, l'Air Chief Marshal Dowding eut raison de jeter dans la bataille les Spitfire et les Hurricane par petits paquets, alors que Leigh Mallory soutenait Bader, l'as aux jambes coupées, qui préconisait une intervention massive des avions du Fighter Command. Malgré les efforts des usines anglaises pour réparer et reconstituer les avions de chasse, le commandement anglais était obligé de ménager ses pilotes et leurs appareils. Enfin, l'entêtement de Hitler à bombarder et à détruire Londres, en représailles des raids anglais sur l'Allemagne, au lieu de s'attaquer à la chasse anglaise, joint à l'idée de saturation qui, avec l'aide des blindés, avait fait ses preuves en France — plus on envoyait d'avions, plus on avait de chances de « faire craquer » l'ennemi — se révélait une thèse vouée à l'échec sur un terrain où les Anglais coordonnaient leurs efforts ; cette guerre aérienne menée sans cohérence par la Luftwaffe ne pouvait l'amener à battre en quatre jours la R.A.F. comme le vaniteux Goering l'avait annoncé. Malgré la terreur et les pertes occasionnées par le « Blitz », à partir du 7 septembre et pendant quatre-vingt-six nuits, Londres n'a pas brûlé. L'Angleterre ne sera pas envahie. Après avoir repoussé l'opération « Otarie », Hitler, qui a lancé ses meilleures divisions à la conquête de la Russie avec l'opération « Barbarossa » qui devait « éclater dans le monde comme un

coup de tonnerre », s'est rallié à l'avis de Dœnitz et de la Kriegsmarine contre celui de Gœring et abandonne le projet d'envahir une Angleterre dont l'aviation n'a cessé d'être à la pointe du combat alors que la Luftwaffe y a perdu le quart de son potentiel.

Parmi les plus célèbres artisans de cette victoire, nous retrouvons, à côté de Bader, Townsend, Mouchotte, les noms de pilotes aussi glorieux, le Néo-Zélandais Alan Deere, Malan, le Sud-Africain Stanford Tuck. En courage et en virtuosité, les aviateurs allemands ne leur cèdent en rien, Adolf Galland et Werner Mölders en tête. La supériorité numérique allemande du début s'effondra par la faute du commandement allemand, changeant de méthodes de combat et surtout d'objectifs. L'écrivain allemand Will Berthold analysant **l'impossible victoire de la Luftwaffe** — combat vu de l'autre côté du drame guerrier — confirme les mêmes erreurs et aboutit aux mêmes conclusions. La ténacité anglaise eut raison de la versatilité et de la vanité du commandement allemand. « L'histoire, ici, est morale », à porter au crédit d'un peuple fier et courageux.

Jean Bourdier a écrit une belle page d'histoire militaire où la chaleur humaine accompagne la fraternité des combats. Ce que le monde libre doit à l'obstination d'une Angleterre présente sur tous les fronts méritait d'être rappelé. L'auteur des « **Commandos du désert** » apporte son généreux hommage aux aviateurs de la R.A.F. qui ont changé leur défi en victoire.

Pierre GRENAUD.



### DERNIÈRE MINUTE

Le président nous communique que, par suite de la retenue effectuée depuis plusieurs mois par la préfecture du Maine-et-Loire de la salle d'honneur du château de Montsoreau, pour le compte de l'Alliance française, les manifestations du congrès national 1983 (assemblée générale) sont reportées et fixées au samedi 4 juin et au dimanche 5 juin 1983.

## AVIS DIVERS

**Le lieutenant-colonel Louis, 5, rue Daubigny, 75017 Paris, recherche les insignes du 4<sup>e</sup> G.T.M. et du 5<sup>e</sup> tabor. Il serait très reconnaissant aux camarades qui pourraient les lui procurer.**

### **Monument au maréchal Juin et à ses soldats**

Des trois maréchaux de France de la dernière guerre, Leclerc, de Lattre de Tassigny et Juin, seuls les deux premiers ont leur mémoire honorée par des monuments à Paris.

Il n'est que juste que le troisième, seul d'ailleurs à avoir reçu de son vivant le bâton de maréchal, voie un monument glorifier sa mémoire, mais aussi celles de ses soldats, car il voulait que son souvenir ne soit jamais dissocié de celui de ses camarades de combat auxquels il avait dû tant demander.

Le maréchal Juin est particulièrement digne de cet honneur.

Né le 16 décembre 1888, fils de gendarme de Bône, en Algérie, il n'a dû qu'à ses qualités et à ses mérites d'atteindre aux plus hautes distinctions.

Boursier à Constantine, puis à Alger, reçu à Saint-Cyr, major de la promotion de Fez, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> Tirailleurs, baptême du feu au Maroc en 1912, gravement blessé en France pendant la guerre 1914-1918, plusieurs fois cité et décoré de la Légion d'honneur il fait campagne au Maroc de nombreuses années et se distingue en 1940 à Gembloux et à Lille à la tête de la 15<sup>e</sup> division motorisée.

Fait prisonnier après avoir reçu les honneurs de la guerre, il est libéré en 1941 à la demande du général Weygand auquel il succède comme commandant en chef en Afrique du Nord.

Le désastre de 1940 avait ruiné totalement aux yeux du monde entier et de nos alliés la réputation de l'armée française. Il réussira avec ses soldats, à force d'exploits, au cours des terribles campagnes de Tunisie en 1942-1943 et surtout d'Italie en 1943-1944 avec les victoires des Abruzzes et du Garigliano où il brisa le front allemand, à reconquérir notre prestige perdu et, par là, le droit au réarmement puis à la place essentielle qui revenait à la France dans les batailles finales et, partant, dans la victoire.

Seul de tous les alliés à défilé à Rome le 14 juin 1944, il descendra comme chef d'état-major de la Défense nationale, les Champs-Élysées, le 25 août, aux côtés du général de Gaulle.

Résident général au Maroc en 1947, maréchal de France en 1952, commandant en chef du secteur Centre-Europe de l'OTAN, élu à l'Académie française, il mourut le 27 janvier 1967 et repose sous le dôme des Invalides.

**La Ville de Paris a décidé de lui ériger un monument place d'Italie. Pour en couvrir les frais, une souscription nationale est ouverte. Il vous est demandé d'y participer généreusement et d'envoyer vos dons au**

**COMITÉ NATIONAL DU MONUMENT  
AU MARÉCHAL JUIN ET A SES SOLDATS**

**19, rue Saint-Marc, 75002 PARIS**

**Par chèque bancaire ou virement C.C.P. n° 5772 62 P PARIS**

**Ce texte est celui du prospectus diffusé par le Comité national pour l'érection d'un monument au maréchal Juin et à ses soldats. (N.D.R.)**

## LOIS ET DECRETS

### « Journal officiel » du 2 juillet 1982

Décrets n° 82-560 et 82-561 du 29 juin 1982 (Solidarité nationale) fixant le montant de l'allocation supplémentaire du Fonds de solidarité nationale et fixant le nouveau taux de cette allocation à compter du 1<sup>er</sup> juillet 1982.

### « Journal officiel » du 4 juillet 1982

Décret n° 82-575 du 29 juin 1982 (Budget) pour l'application de l'ordonnance sur la limitation du cumul entre une pension de retraite et un revenu d'activité, etc.

### « Journal officiel » du 14 juillet 1982

Loi n° 82-599 du 13 juillet 1982 relative aux prestations de vieillesse, d'invalidité et de veuvage.

**N.D.R.** — Le texte de cette loi peut être envoyé sur demande adressée à la La Koumia.

### « Journal officiel » du 18 juillet 1982

Décret n° 82-611 du 12 juillet 1982 modifiant les articles R. 80 et R. 151 du Code de la Légion d'honneur et de la médaille militaire (possibilité d'abandonner le droit au traitement au profit de la Société d'entraide de la Légion d'honneur ou de la Société mutualiste des médaillés militaires).

### « Journal officiel » du 15 août 1982

Décrets n° 82-713 et n° 82-714 du 13 août 1982 modifiant le décret n° 72-533 relatif à l'allocation logement des personnes âgées, infirmes et aux jeunes travailleurs (et arrêté d'application de ces décrets fixant le plafond des loyers).

### « Journal officiel » des 4 et 5 octobre 1982

Loi n° 82-843 du 4 octobre 1982 modifiant l'article L. 253 bis du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre.

### « Journal officiel » des 18 et 19 octobre 1982

Décret n° 82-886 du 15 octobre 1982 portant application de l'article 16 bis de l'ordonnance du 4 février 1952 relative au statut général des fonctionnaires.

### « Journal officiel » du 31 octobre 1982

Décret n° 82-926 du 29 octobre 1982 relatif aux dates d'ouverture des droits aux prestations familiales. — Décret n° 82-927 du 29 octobre 1982 relatif à l'allocation logement visé à l'article L. 510 du Code de la Sécurité sociale. — Décret n° 82-928 du 29 octobre 1982 modifiant le décret n° 72-526 du 29 juin 1972 pris pour l'application de la loi n° 71-582 du 16 juillet 1971 modifiée relative à l'allocation logement.

### « Journal officiel » des 8 et 9 novembre 1982

Décrets portant élévation à la dignité de grand-croix, grand officier, promotion, nomination et admission dans la Légion d'honneur.



# LA JOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS  
Reconnue d'utilité publique

DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE  
Décret du 26 février 1958, « J.O. » du 1<sup>er</sup> mars 1958

**SECRETARIAT  
GÉNÉRAL :**  
14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS  
TÉL. : 874-52-93

SECTION : .....

## BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

Situation de famille : .....

Marié, père de famille : nombre d'enfants : .....

Prénoms et date de naissance des enfants mineurs : .....

Situation militaire ou profession : .....

Adresse : .....

N° de téléphone : .....

Derniers grades aux G.M.M. : .....

Unités des Goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication  
des années : .....

Décorations : .....

A ....., le ..... 19....

Signature :

Cotisation annuelle : 20 F.

Abonnement au bulletin (4 numéros par an) : 60 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Koumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : **KOUMIA 8813-50 V PARIS.**

Les réunions ont lieu le 3<sup>e</sup> mardi de chaque mois au secrétariat, de 18 heures à 20 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.  
Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Estienne-d'Orves.



# RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANÇAISES

le plus « **koumia** » des groupes de  
compagnies d'assurances

1, rue des Arquebusiers - 67000 - STRASBOURG  
48 - 50, rue Taibout - 75009 - PARIS  
78, route de Paris - 69260 - LYON-CHARBONNIERES

**Bernard MERLIN**

SECRETAIRE GENERAL

STRASBOURG

**Henry ALBY**

INSPECTEUR GENERAL

" Bordeneuve "

31380-MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

**Pierre SALANIÉ**

AGENT GENERAL

" Le Haut-de-la-Côte "

46220 - PRAYSSAC

**Michel LEONET**

PRESIDENT DIRECTEUR GENERAL  
DU GROUPE

Rhin et Moselle - Assurances Françaises  
Languedoc

STRASBOURG

**Marcel NICLAUSSE**

AGENT GENERAL

68, avenue Georges Clémenceau  
83700 - SAINT-RAPHAËL

**André BABILLON**

INSPECTEUR

PARIS

**André FEUGAS**

INSPECTEUR GENERAL HONORAIRE

" Le Méjean "

Pessac - sur - Dordogne  
33 890 - GENSAC

**Maurice DUBARRY**

DIRECTEUR ADJOINT HONORAIRE

" La Grande Candelle "

Allée des Pins - 13009 - MARSEILLE

**Renaud ESPEISSE**

SOUS - DIRECTEUR HONORAIRE

4, Quai Koch - STRASBOURG



Association Loi 1901

Siège social : mairie de Montsoreau - 49730 MONTSOREAU

## BULLETIN D'ADHESION

Nom et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

FILIATION : .....

Situation de famille : ..... Nombre d'enfants : .....

ADRESSE : .....

Numéro de téléphone : .....

PROFESSION : .....

Grade dans l'armée (éventuellement) : .....

Profession du conjoint : .....

Nome de jeune fille de votre épouse : .....

Déclare adhérer à l'Association des descendants des membres de la Koumia, anciens des Goums marocains et des Affaires indigènes, en France.

- Montant de la cotisation pour 1983 : 20 F.
- Abonnement au bulletin de la Koumia pour l'année 1983 : 60 F.  
(Ce bulletin paraît quatre fois par an : mars, juillet, septembre, décembre.)
- Annuaire : 20 F.

Cet annuaire comprend la liste des membres de la Koumia et celle des membres de l'Association des descendants.

- Ci-joint, en règlement, la somme de ..... F.
- Chèque à libeller au nom de l'**Association des descendants des membres de la Koumia** et à adresser, joint au bulletin d'adhésion, au président, Georges B. de LATOUR, Les Magatis, 69, rue de l'Acacia, 13300 SALON DE PROVENCE (Tél. : (90) 53-63-50.)

A ....., le .....

Signature :

# cetelem

89, avenue Charles de Gaulle - Neuilly sur Seine / Tél.637.81.81



## PREMIER ÉTABLISSEMENT SPÉCIALISÉ DANS LES FINANCEMENTS AUX PARTICULIERS

**1 réseau** de 13 000 correspondants  
agréés pour votre équipement courant  
et votre confort.

**57 agences** régionales à votre  
disposition.

Toute formule de prêt ou d'épargne  
*"pour mieux vivre de vos ressources"*.

**Un crédit** automobile facile par sa  
filiale spécialisée COFICA.